Pellier Docteu
en Medecine et Maître
chirurgien pour la Marin

POISSONNIER DESPERRIERES

TRAITÉ DES *FIÉVRES* DE L'ISLE DE S. DOMINGUE.

SECONDE ÉDITION.



A PARIS,
Chez VALLAT LACHAPELLE, Libraire, au Palais, sur le Perron de la Sainte-Chapelle.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

PAIR DE FRANCE, CHEVALIER DES ORDRES DU ROI ET DE LA TOISON D'OR, COLONEL GÉNÉRAL DES SUISSES ET GRISONS, LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI, GOUVERNEUR ET LIEUTENANT GÉNÉRAL DE LA PROVINCE DE TOURAINE, MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE LA GUERRE ET DE LA MARINE.

MONSEIGNEUR,

C'EST *avec reconnoiſſance & admiration que la France*

vous voit tout occupé de son bonheur.

Persuadé que les richesses sont devenues la balance du pouvoir des États, Vous pensez sérieusement à faire fleurir toutes les branches de Commerce qui s'étoient flétries pendant la guerre.

Vos vues ne se bornent pas à l'enceinte du Royaume ; elles embrassent l'Univers. Nos Colonies, ces sources fécondes de trésors, excitent votre zèle.

Comme la population est la base de leurs prospérités,

vous m'avez ordonné d'écrire ſur la Fiévre qui attaque les Européens à Saint-Domingue ; maladie que j'ai eu occaſion de connoître & de traiter pendant un ſéjour de pluſieurs années.

Je ſuis trop heureux, MONSEIGNEUR, *que vous m'ayez fourni une occaſion de ſervir la Patrie, & de pouvoir par ce foible hommage rendre publique ma vénération pour cette ſupériorité, cette étendue d'eſprit, & cette fermeté d'ame, qui fixent ſur vous*

les yeux de toute l'Europe.

Je ſuis, avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
POISSONNIER DESPERRIERES.



AVERTISSEMENT.

QUOIQUE la Nature ſoit par-tout la même, elle ſe préſente ſous une multitude de jours divers : ce n'eſt pas elle qui change ; ce ſont ſes opérations qui varient.

L'œconomie animale eſt à peu près la même dans tous les hommes. Quelles différences néanmoins, dans

la diſſection des Sujets pris dans une même Nation, ne démêle pas un Anatomiſte Philoſophe, ſoit dans les os, les muſcles, les nerfs; ſoit dans les vaiſſeaux, les viſcères, leurs fonctions, & dans les fibres mêmes! Ces différences ſont bien autrement exprimées ſous les divers climats.

Ces nuances différentielles, bien apperçues, auroient peut-être donné une Théorie ſûre de la variation des maladies dans

les individus. On auroit pû asseoir, d'après l'Observation, une Méthode précise pour varier les traitemens.

Pour s'élever au-dessus de la sphère étroite des Observations, un Médecin éclairé doit remonter jusqu'à la cause unique & immense des variétés ; le climat : il joue le plus grand rôle dans le physique.

Il conviendroit d'apprécier tous les degrés d'action du chaud & du froid

chez les divers Peuples ; & dans les différens individus, sur la circulation ; la nutrition, les sécrétions, les excrétions, selon les différens âges, les sexes, & pendant les voyages de long cours.

C'est en partie des qualités communes & particulieres des climats qu'il faudroit faire dériver les maladies générales & endémiques. Un Praticien éclairé ne sçauroit calculer avec trop de soin les de-

grés de froid & de chaud, & les autres changemens qui arrivent dans l'athmosphère. Cette derniere est le thermomètre sur lequel il doit tenir éternellement les yeux fixés ; le sage, le profond Hippocrate, son fidèle Disciple Sydenham, & le divin Boerhaave, ne l'ont jamais perdu de vue.

Ces sortes d'attentions sont encore plus nécessaires dans l'Univers moderne, que dans l'ancien. Au-

jourd'hui le Commerce a ouvert toutes les barrieres du Monde, qui ſemble s'être étendu à proportion de nos beſoins; & l'on peut dire, dans un ſens propre, que l'homme eſt habitant de l'Univers.

Il ſeroit à ſouhaiter, pour la conſervation du genre humain, que tous les Médecins répandus ſur la ſurface de notre globe, fiſſent circuler leurs Obſervations: de toutes ces recherches particulieres il réſulteroit

un centre de lumiere.

Il ſeroit auſſi de la derniere importance d'obſerver ſérieuſement le diagnoſtic & le prognoſtic des maladies endémiques; de démêler avec juſteſſe les vraies indications des fauſſes; de décider la curation d'après l'expérience, & non d'après des idées ſyſtématiques; de ne point ſoumettre les faits aux principes, mais d'établir les principes ſur les faits.

On devroit ſe ſouvenir

que, comme la fonction de Socrate étoit sur-tout d'accoucher les esprits, celle d'un Praticien judicieux est, si je puis m'exprimer de la sorte, d'accoucher la Nature, *obstetrix Naturæ.*

Si les Médecins des Colonies modernes avoient pris pour guide la Méthode que j'ai tracée, l'Afrique, l'Asie & l'Amérique n'auroient pas englouti tant de millions d'hommes qui ont trouvé la mort dans des ré-

gions où ils cherchoient la fortune.

C'eſt d'après ces Principes, déja poſés, qu'exerçant la Médecine à Saint-Domingue, j'ai apprécié l'action du climat ſur les Européens pendant le trajet, à leur arrivée, & pendant leur ſéjour dans cette Iſle.

J'ai auſſi réfléchi ſérieuſement ſur la maladie régnante en cette partie de l'Amérique, ſur ſon commencement, ſon progrès,

ſon caractère commun & propre.

C'eſt pourquoi je me crois autoriſé à preſcrire des Régles pour ſon Traitement, & un régime propre à s'en préſerver. J'oſe dire que ces Régles m'ont été dictées par l'Obſervation, & confirmées par des ſuccès fréquens & ſoutenus.

J'eſpere que cet Ouvrage ſera de quelque utilité, non-ſeulement aux Médecins & aux Colons deſtinés

pour

pour Saint-Domingue, mais encore à tous les Européens qui paſſent dans les pays chauds; il ne s'agit que de modifier l'application de mes Principes.

L'Europe pourra bannir d'avance ſes vaines terreurs pour les tranſmigrations lointaines : outre que les Iſles qui étoient malſaines dans les commencemens, ont comme changé de nature par les exploitations immenſes qu'on y a faites dans les forêts, & que

la main Divine y a placé les remédes à côté du mal, je me flatte de montrer dans ce petit Traité, que l'homme eſt, par le régime, un animal fléxible, qui ſe plie aiſément à tous les climats.

D'ailleurs, les maladies endémiques étant une fois bien connues & bien traitées, elles ceſſent d'être abſolument dangereuſes. On peut dire que les Contrées qui ſe rapprochent de la Ligne, ſont bien moins

redoutables par ces ſortes de maladies que par l'inexpérience de ceux qui n'y ont point pratiqué la Médecine.

Je me croirois trop récompenſé de mon travail, ſi j'avois réuſſi à répandre des jours ſur une matiere, qui juſqu'ici a été enveloppée de ténébres, & à ſubſtituer une Théorie & une Pratique éclairée à une routine aveugle. C'eſt bien mériter de l'hu-

manité, que d'écrire pour la conſervation des hommes.





TRAITÉ DES FIÈVRES *DE L'ISLE* DE S. DOMINGUE.

QUAND on fait réflexion que l'œconomie animale ſubſiſte par le juſte accord des ſolides & des fluides, & que le corps humain a ſes poids & ſes leviers, on eſt forcé de le regarder comme une machine hydraulique. Quand on conſidere, de plus, que par ſes beſoins ou ſes ſens, il tient à tous les élé-

mens, à toutes les productions de la Nature, & que tout l'Univers ſemble peſer ſur lui, on ſent la néceſſité pour un Médecin, de connoître l'action des objets extérieurs ſur le méchaniſme de la conſtitution phyſique de l'homme.

Comme ces objets, & par conſéquent leurs actions varient ſelon les climats, on peut dire qu'il y a en quelque ſorte autant de mondes particuliers pour les hommes, qu'ils habitent de régions différentes.

Les climats different ſur-tout entr'eux par les degrés de chaud & de froid occaſionnés par leur ſituation topographique; c'eſt d'après ce dernier principe que

je vais diriger mes vûes dans le double objet que je me propoſe; ſçavoir, de préſerver de maladies ceux qui paſſent à S. Domingue, & de les guérir dans le cas où ils en ſeroient attaqués.

Pour remplir ces deux fins, il faut apprécier les effets que doit produire ſur toute l'œconomie animale le degré de chaud qui regne dans l'Iſle dont il s'agit : elle s'étend du 17e au 20e degré de latitude ; ainſi les grandes chaleurs doivent y dilater néceſſairement les fibres, les vaiſſeaux, les viſcères ; l'action du cœur & la réaction des extrémités des fibres doivent donc avoir moins de force, le ſang doit être chaſſé de ſon réſervoir, & y re-

venir avec moins de rapidité. L'équilibre des liqueurs aura de la peine à ſe maintenir. Par le même principe, les pores de la peau ſeront plus ouverts, & par conſéquent, les tranſpirations plus abondantes. Le ſang & la lymphe doivent être privés de leurs parties les plus ſubtiles & les plus ténues; & par-là même les ſolides étant moins lubréfiés, ſeront très-ſuſceptibles d'éré-tiſme.

Les parois de l'eſtomac ayant peu d'élaſticité, & le ſuc gaſtri-que ayant plus d'action, il n'y aura que les parties les plus dé-liées des alimens qui en ſeront extraites: par leurs faces preſque inſenſibles elles ſeront peu pro-

pres à s'appliquer ſur les fibres & à les nourrir. Le ſuc nerveux ne pourra auſſi qu'y avoir une vivacité extraordinaire. De-là la foibleſſe habituelle aux habitans de l'Iſle ; le repos même les accable : de-là encore leur extrême ſenſibilité cauſée par l'épanouiſſement des houpes nerveuſes expoſées à la moindre action : enfin c'eſt dans cette conſtitution qu'il faut chercher la cauſe & de l'impérieux attrait qu'ils ont pour la volupté, & de la violence des autres paſſions qui les dominent. On voit qu'on pourroit juger du caractère des Nations par les différens climats. Tant il eſt vrai que le phyſique & le moral ſont liés par des nœuds preſqu'imper-

ceptibles qui n'échappent point au Philosophe.

Le climat n'agit pas seulement sur le corps de l'homme, qui est une sorte de plante; mais encore sur des objets extérieurs, sur les mets dont il se nourrit, & sur l'air qu'il respire.

Les alimens ont à S. Domingue beaucoup d'huile essentielle, & peu de sucs nourriciers; ce qui doit ajouter à la subtilité du suc nerveux, nuire à la nutrition & augmenter l'érétisme.

L'air embrasé qu'on y respire ne doit faciliter que foiblement le passage du sang par le poumon : l'air extérieur, par la même raison, ne sçauroit comprimer assez la surface du corps, ni

rafraîchir ſuffiſamment les liquides, ni les réduire en un aſſez petit volume : d'où une raréfaction conſidérable dans le ſang & les autres humeurs. Les particules ſulphureuſes dont l'air eſt chargé dans l'Iſle dont il s'agit, conſpirent encore à agacer, à irriter les membranes du poumon, & à les faire entrer en érétiſme.

Les inconvéniens de ce climat ſont infiniment moins dangereux pour les Naturels du Pays, que pour des François accoutumés à un air tempéré, à des alimens pleins de ſucs nourriciers, & à des mouvemens forts & continus. Quand par les degrés de latitude on meſure le degré du chaud de la France, &

qu'on le compare avec celui de l'Isle de S. Domingue, on trouve que la chaleur de celle-ci est au moins de 2 à 4*; chaleur qui paroît d'autant plus excessive, qu'elle est presque continuelle. Qu'on juge, d'après l'impression forte du climat, des risques que doivent courir des hommes nouvellement transportés dans cette Colonie. Cette impression cependant est toujours relative à la différence de la température

* On ne veut pas dire par-là que la chaleur de Saint Domingue soit pendant toute l'année deux fois plus forte qu'en France, où l'on observe que dans certains jours de l'Été le Thermomètre monte aussi haut qu'à Saint Domingue, mais ce n'est que pour quelques heures; au lieu que dans cette Isle les chaleurs y sont continuelles & plus soutenues.

du Pays où ils vivoient antérieurement.

Il n'eſt pas hors de propos d'obſerver que le chaud qui regne à S. Domingue ſeroit inſupportable, ſi l'Auteur de la Nature n'y avoit pourvu : mais les briſes de l'Eſt & de l'Oueſt qui ſoufflent périodiquement le matin & le ſoir, & les roſées abondantes de la nuit temperent l'ardeur du climat. Ces reſſources naturelles entraînent elles-mêmes bien des inconvéniens.

J'ai vu pluſieurs perſonnes attaquées de rhumatiſmes, d'ophthalmies conſidérables pour ne s'être pas garanties de l'humidité de la nuit ; & d'autres entierement paralytiques pour s'être

exposées à dormir la nuit en plein air. Il suit des principes établis : 1°. Que chaque climat a ses maladies propres & endémiques: 2°. Que dans celui dont il est ici question, les nouveaux arrivés sont sujets à la fiévre ardente, ou au vrai *Causos* d'Hippocrate, & à une fiévre particuliere qui differe dans son commencement, son progrès, son état & son déclin, de celles qui regnent communément en Europe ; elle se rapproche néanmoins assez de la fiévre ardente, pour pouvoir être regardée comme un diminutif de cette maladie.

Les principaux symptômes qui caractérisent le véritable *Causos* (qui n'est pas une mala-

die fréquente dans les régions tempérées de l'Europe) font, d'après Hippocrate, Galien, Arétée, Boerhaave, &c. une chaleur prefque brûlante qu'on fent en touchant le malade: elle n'eft pas la même dans toutes les parties du corps; car elle eft excessive dans les parties néceffaires à la vie, pendant que la chaleur des extrémités eft fouvent modérée, & que le froid même s'y fait quelquefois fentir. Dans cette fiévre, l'air qui fort du poumon eft d'une chaleur outrée: la peau, les narines, la bouche & la langue font d'une féchereffe extrême; la refpiration eft denfe, difficile & prompte: la langue eft féche, jaune, noire, brûlée

& raboteuſe. La ſoif eſt inextinguible, & ceſſe ſouvent tout-à-coup; des douleurs dans la région du diaphragme & dans celle des lombes, ſe font ſentir. Les urines ſont rouges; on a du dégoût pour les alimens, des nauſées, des vomiſſemens, des anxiétés, des inquiétudes, & une laſſitude très grande. Les malades ſont attaqués d'une petite toux, ils ont la voix glapiſſante & aiguë. La douleur de tête eſt violente. Le délire & la phrénéſie ſurviennent ſouvent, les yeux ſont larmoyans: l'inſomnie, les convulſions, & ſur-tout des redoublemens de fiévre dans les jours impairs, achevent de déſigner la vraie fiévre ardente.

Voilà

Voilà les ſymptômes qui la font reconnoître en Europe, & ils ſont les mêmes à S. Domingue, excepté que la température du climat les rend encore plus redoutables. La plûpart de ces ſymptômes qui ſont très-graves, font préſumer que cette fiévre eſt une maladie des plus aiguës, & qu'elle ne laiſſe au Médecin que peu de temps pour l'application des remedes : en effet, les malades qui en ſont attaqués périſſent aſſez ſouvent avant le 4ᵉ jour, & ne paſſent jamais le 7ᵉ, à moins que la maladie ne ſe termine favorablement. Cette maladie demande donc une connoiſſance exacte des cauſes qui la produiſent, & des ſecours

très-prompts & très-efficaces de la part du Médecin : d'où l'on peut conclure que cette fiévre qui attaque les Européens transplantés dans les climats chauds de l'Amérique, mérite, à cause de l'extrême violence des symptômes qui l'accompagnent, une attention particuliere, & dans le choix des moyens de guérir, & dans le temps de les employer.

Tous les Auteurs anciens & modernes reconnoissent pour causes de la fiévre ardente, le trop grand travail, les longs voyages, la chaleur du soleil, la soif trop long-temps supportée, l'usage des remedes & des alimens échauffans, celui des liqueurs spiritueuses & des aromates, les

veilles, l'acte vénérien trop ſouvent répété, la fatigue immodérée, &c. ſur-tout lorſque c'eſt en été que ces cauſes agiſſent.

Ce ſont-là, il eſt vrai, les cauſes qui donnent lieu à la fiévre ardente en Europe; mais à S. Domingue les Européens y ſont ſurpris de cette maladie ſans que ſouvent les cauſes dont nous venons de parler y entrent pour rien. Il ne faut cependant pas penſer, d'après cela, qu'Hippocrate, Galien, Arétée, Boerhaave, Fracaſſini & les autres Auteurs, ſe ſoient trompés dans l'expoſition des cauſes de la fiévre ardente. Il n'y en a réellement pas d'autres que celles qu'ils ont reconnues, & la diſpoſition prochaine qu'ont

à la fiévre ardente ceux qui passent à S. Domingue, ne fait que démontrer combien ces Auteurs ont examiné de près cette maladie & ses causes. En effet, la chaleur du climat de S. Domingue fait elle seule ce que le trop grand travail, les fatigues immodérées, l'exposition à la chaleur du soleil dans l'été, l'acte vénérien répeté, &c. font en Europe. Je veux dire que les nouveaux habitans de cette Isle, à cause de la chaleur de l'air, sont dans la disposition prochaine à la fiévre ardente, comme ceux qui en France s'adonneroient à des exercices trop violens & trop long-temps soutenus, qui feroient de longs voyages dans cette saison, &c.

Il convient d'obſerver que ſi les Européens tranſportés à S. Domingue ſont aſſez imprudens & aſſez téméraires pour s'expoſer à l'action des cauſes qui produiſent la fiévre ardente en Europe, ils ſeront preſque ſurement attaqués de cette cruelle maladie. J'expoſerai dans ce petit Traité les principaux moyens de s'en préſerver, & j'indiquerai la maniere de la traiter, & de dérober à la mort cette foule d'Européens qui en étoient les victimes. Heureux ſi je puis éclairer & guider la pratique de ceux qui ſe deſtinent par état au ſoulagement de l'humanité! mais avant d'entrer dans le détail des moyens auxquels on peut re-

courir pour préſerver de cette maladie ceux qui paſſeront par la ſuite à S. Domingue, & avant de preſcrire les remedes qu'il faut employer dans le traitement, j'examinerai les effets de l'air ſur nos liquides, & le déſordre qui doit ſe faire dans l'œconomie animale, lorſqu'on paſſe d'un air tempéré dans un air plus chaud ; & cela afin de découvrir la part que la chaleur du climat peut avoir dans la production de l'eſpéce de fiévre ardente qui attaque ſouvent ceux qui arrivent nouvellement à S. Domingue.

L'Auteur de la Nature s'eſt ſervi pour notre conſervation d'une maniere admirable, & de

l'air extérieur qui nous enveloppe, & de celui qui entre dans nos poumons. Le premier & le ſecond tendent à produire le même effet. L'air eſt particulierement deſtiné à rafraîchir les liquides, & par conſéquent les ſolides. Le rafraîchiſſement des liquides tient de ſi près à notre exiſtence, que nous ne pourrions pas ſubſiſter long-tems, ſi nos liqueurs n'étoient pas continuellement rafraîchies dans la même proportion qu'elles s'échauffent par la circulation. Pour remonter aux principes, je conſidérerai le ſang partant du ventricule gauche, & j'examinerai les différentes modifications qu'il éprouve avant d'être

rendu au même ventricule.

Le ſang ſort du ventricule gauche du cœur ; il parcourt les aortes & toutes leurs diſtributions : les contractions multipliées qu'il a à eſſuyer pendant ſon cours de circulation, l'échauffent néceſſairement : ſa chaleur augmentée le raréfie, & lui fait prendre plus de volume ; de ſorte que les vaiſſeaux artériels qui le reçoivent doivent croître en diamètre depuis le cœur juſqu'à leurs diviſions ; je veux dire que la ſomme du diamètre de toutes les artères qui partent des aortes & de leurs diviſions, doit être plus grande que le diamètre de la groſſe aorte qui ſort du ventricule gauche. Cela eſt hors de

doute, & tout le monde en convient. Le ſang étant parvenu aux extrémités des artères, s'il continuoit à s'échauffer dans les vaiſſeaux qu'il parcourt, nous ſerions bientôt détruits : mais la Nature y a pourvu ; le ſang eſt repris par les veines plus nombreuſes que les artères, parce qu'elles reçoivent un ſang plus raréfié, qui occupe plus d'eſpace ; les veines rampent en grande partie ſous les tégumens; l'air extérieur qui nous environne, infiniment plus froid que nos liqueurs, les frappe preſque immédiatement. Par ce moyen, le ſang qui les parcourt commence à perdre de la chaleur acquiſe dans ſa circulation; mais

ce n'eſt que dans le poumon que le rafraîchiſſement ſi néceſſaire à nos liqueurs pour que la circulation ſe répete ſans déſordre, eſt achevé ; & cela eſt ſi néceſſaire, que ſi le rafraîchiſſement des liqueurs s'opéroit en entier par l'air extérieur qui nous environne, nous ſerions très-expoſés à périr : en effet, l'air extérieur peut d'autant moins opérer lui ſeul le rafraîchiſſement des liqueurs, que ſi, dans un temps froid, les liqueurs perdoient, par l'action de l'air qui nous environne, la chaleur qu'elles ont acquiſe dans leur circulation, il faudroit, pour que l'animal ſubſiſtât long-temps, que ce degré de froid ne variât point ; car s'il

augmentoit, les liqueurs ſe coaguleroient ; & s'il diminuoit, les liqueurs ſe raréfieroient au point que la circulation ne ſe feroit pas librement : c'eſt pourquoi l'Auteur de la Nature s'eſt ſervi d'un *medium*, le poumon, & il a tantôt plus, tantôt moins à faire, ſelon que l'air qui agit ſur la ſurface de nos corps eſt plus ou moins froid, & que nos exercices ſont plus ou moins violens. Par exemple, lorſque le froid eſt grand, & que nous ſommes dans un état de tranquillité, la reſpiration nous eſt preſque inutile, & les inſpirations ſont fort petites & fort lentes ; les véſicules pulmonaires ne ſe dilatent que très-peu, & par ce

moyen les vaiſſeaux pulmonaires qui rampent ſur les parois de ces véſicules, ne préſentent qu'une petite ſurface à l'air. Delà le ſang eſt moins rafraîchi dans le poumon, parce que, dans cette circonſtance, l'air extérieur avoit opéré, par la fraîcheur, la plus grande partie du rafraîchiſſement du ſang.

Le contraire arrive lorſque l'air qui nous environne eſt chaud, ou lorſque nous faiſons beaucoup d'exercice ; le ſang ne perdant dans les veines de la ſuperficie du corps que peu de chaleur relativement à celle qu'il avoit acquiſe dans ſon cours de circulation, le poumon a beaucoup à faire pour

que le ſang qui parcourt ce viſcère ne ſoit tranſmis au ventricule gauche qu'avec le même degré de chaleur qu'il avoit lorſqu'il en eſt ſorti : auſſi dans ces cas les inſpirations ſont grandes & fréquentes, les véſicules pulmonaires ſe dilatent autant qu'il eſt poſſible ; & elles font par leur dilatation que les diviſions des vaiſſeaux pulmonaires préſentent une très-grande ſurface à l'air qui entre dans les poumons, & qui ayant toujours par rapport au ſang une fraîcheur relative aſſez grande, parvient à le rafraîchir efficacement dans les diſtributions des vaiſſeaux pulmonaires ; de ſorte qu'on peut dire ici que ce qui n'a pas été

fait par l'air extérieur, s'exécute par le moyen de celui qui entre dans les poumons.

Le ventricule droit du cœur plus grand que le gauche, la ſtructure du poumon, les véſicules qui entrent dans ſa compoſition, les artères pulmonaires plus grandes & plus nombreuſes que les veines, (ce qui ne ſe rencontre que dans le poumon) les diviſions infiniment multipliées des vaiſſeaux pulmonaires, & leur diſtribution ſur les véſicules, tout enfin nous annonce que le ſang eſt rafraîchi dans le poumon : en effet, lorſque l'air remplit les véſicules pulmonaires, les diſtributions multipliées des vaiſſeaux qui

rampent ſur leurs parois, ſont iſolées pour lors, & préſentent à l'air une ſurface ſi multipliée, que le ſang qu'elles contiennent ne peut qu'être rafraîchi par la préſence inſtantanée de l'air dans le poumon. Ce liquide rafraîchi, doit néceſſairement occuper moins d'eſpace, & c'eſt pourquoi les veines pulmonaires ſont plus petites que les artères, & que le ventricule gauche eſt moins grand que le ventricule droit; c'eſt auſſi pour cela que le ſang eſt plus rouge & plus vermeil dans les veines pulmonaires que dans les artères: mais ce n'eſt pas ici le lieu d'expliquer comment l'air, en rafraîchiſſant le ſang, lui reſtitue la couleur

rouge qu'il avoit perdue dans sa circulation.

L'on peut donc conclure de ce qui vient d'être dit, que nous ne sommes plongés dans l'air, qu'afin que nos liqueurs soient continuellement rafraîchies à proportion qu'elles s'échauffent dans nos vaisseaux, & que le rafraîchissement du sang commence à s'opérer dans les veines, & s'achève dans le poumon; de sorte qu'on peut dire que, dans l'état naturel & de santé, le sang qui sort du ventricule gauche, après avoir passé dans toutes les distributions des artères & des veines, & avoir été exposé à l'action de l'air froid dans le poumon, est rendu à ce même ventricule

tricule avec le degré de chaleur qu'il avoit lorſqu'il en eſt ſorti.

Cela s'exécute tant que nous ne faiſons que des exercices modérés, & que par la température du climat dans lequel nous ſommes, l'air extérieur qui nous environne, & celui que nous reſpirons, peuvent faire perdre au ſang qui circule dans nos vaiſſeaux autant de chaleur qu'il en avoit acquis dans ſa circulation; mais lorſque nos exercices ſont trop violens, ou lorſque l'air dans lequel nous ſommes plongés, & celui qui entre dans nos poumons, ne peuvent (lors même que les inſpirations ſont auſſi grandes & auſſi fréquentes qu'elles ſçau-

roient l'être) opérer en entier le rafraîchiſſement du ſang, que de troubles, que de déſordres ne doit-il pas ſe paſſer dans l'œconomie animale? En effet, le ſang qui revient de toutes les parties du corps par les veines, & qui eſt porté au ventricule droit, n'étant pas ſuffiſamment rafraichi dans le poumon, ne ſe trouve pas réduit à un aſſez petit volume pour qu'il puiſſe paſſer en entier de ce ventricule au ventricule gauche ; de façon qu'à chaque contraction le ventricule droit & les artères pulmonaires ſe trouveront ſurchargés de la portion du ſang qui n'aura pas pu paſſer faute d'être rafraîchie, & qui, pour

petite qu'elle ſoit, engorgera très-promptement le ventricule droit, & ſur-tout les artères pulmonaires.

Alors la reſpiration ſera prompte, difficile & denſe, & ſera la même que celle que les Auteurs ont décrite ſous le nom de *reſpiratio denſa, anhelosa & cita*: mais ce ne ſont pas là tous les déſordres. La portion du ſang qui aura paſſé du ventricule gauche dans le ventricule droit, & qui, (ſoit par l'action de l'air extérieur, ſoit par l'action de celui qui aura été introduit dans les véſicules pulmonaires) n'aura pas été ſuffiſamment rafraîchie pour être tranſmiſe au ventricule gauche dans

le même degré de fraîcheur qu'elle en étoit ſortie lors de ſa circulation antérieure, portera plus de chaleur qu'auparavant dans les parties où elle ſera diſtribuée. Cette chaleur augmentera encore dans la circulation ſuivante, parce que l'air extérieur & celui qui eſt inſpiré étant toujours inſuffiſans pour faire perdre au ſang ſa chaleur acquiſe, il ſera plus chaud dans la deuxiéme circulation que dans la premiere, & ainſi de ſuite. Par ce moyen, la chaleur pourra augmenter au point que la peau deviendra brûlante, & que l'air qui ſortira du poumon ſera d'une chaleur outrée.

On voit déja par les déſor-

dres dont je viens de parler, (& qui ſont ceux qui doivent ſe paſſer lorſqu'on s'adonne à des exercices trop violens ou qu'on eſt expoſé à un air trop chaud,) que les liqueurs doivent tendre à l'alkaleſcence & à la pourriture ; mais dans le temps même que tous ces déſordres ſe paſſent, le ſang doit, par une ſuite néceſſaire, demeurer plus de temps à faire ſon tour de circulation, & être expoſé à un plus grand nombre de contractions du cœur & des vaiſſeaux, que dans l'état naturel : en effet le ſang n'étant pas ſuffiſamment rafraîchi pour paſſer en entier du ventricule droit dans le ventricule gauche, ce

premier ventricule se trouve ; par ce moyen, nécessairement engorgé ; les veines-caves doivent s'en ressentir, &, à la longue, toutes les veines qui s'y rendent ; de sorte que les artères éprouvent une certaine résistance à se dégorger dans les veines. Les veines-caves, elles-mêmes, doivent, dans ce cas, ne transmettre qu'avec une difficulté extrême le sang qu'elles portent à l'oreillette droite du cœur ; ce qui fait que, malgré les contractions multipliées du cœur & des artères, il ne revient au ventricule gauche, d'où il étoit sorti, qu'après un espace de temps plus long que dans l'état de santé. Je n'en-

tends cependant pas dire que les liquides ſoient dans un moindre mouvement ; je penſe ſeulement que leur paſſage d'un endroit à un autre eſt moins prompt qu'à l'ordinaire, mais que le mouvement de truſion qu'ils éprouvent eſt beaucoup plus grand. De-là pluſieurs cauſes de la raréfaction des liqueurs, de la décompoſition & de l'altération qu'elles éprouvent.

Quoique j'aye admis deux cauſes propres à produire tous ces déſordres dans l'œconomie animale ; ſçavoir, la chaleur de l'air, & les exercices violens ; l'Auteur de la Nature a veillé à notre conſervation de la part

des exercices. La lassitude & la fatigue qui en résultent, & qui sont une suite nécessaire, & de l'épuisement des esprits animaux, & de la raréfaction des liqueurs qui compriment les nerfs, empêchent les hommes, malgré eux, de pousser les exercices assez loin pour leur être ordinairement nuisibles. D'ailleurs les élémens mêmes sont nécessités à concourir à notre conservation dans cette circonstance. La fraîcheur de l'air, relativement à nous, croît à proportion de nos exercices : car lorsque nous courons, nous échauffons successivement un nombre considérable de masses d'air qui nous rafraîchissent,

& que nous n'aurions pas échauffées si nous étions demeurés tranquilles, parce que cela seroit inutile pour lors. Nous ne pouvons pas non plus faire aucun mouvement qui augmente notre chaleur, sans que nous ne renouvellions continuellement l'air qui nous environne; ce qui fait que les exercices considérables sont rarement nuisibles, si on les fait dans un air froid ou tempéré; mais dans les temps de grande chaleur, on voit assez souvent périr des personnes, lorsqu'elles forcent l'exercice, comme les Coureurs, &c. parce que le concours de l'air qui les environne, & de celui qu'ils respi-

rent,n'eſt pas ſuffiſant dans cette ſaiſon pour empêcher que le ſang n'engorge conſidérablement le ventricule droit, les oreillettes du même côté & les veines-caves, & que la raréfaction de ce liquide, & ſa trop grande affluence vers ces parties, ne faſſe rompre, ou les veines-caves, ou l'oreillette droite, ainſi qu'on l'a vu arriver. Du moins ſi une mort ſubite ne fait pas périr ceux qui forcent les exercices dans les grandes chaleurs, & à l'ardeur du ſoleil, ils ſont ſouvent attaqués d'une fiévre ardente qui leur laiſſe peu de répit, & de laquelle ils périſſent en peu de jours.

Si l'Auteur de la Nature a néceſſité l'action des élémens pour notre conſervation, lors des exercices & du travail auxquels il nous a aſſujettis ; il n'a pas de même néceſſité l'action des élémens pour la conſervation des hommes qui paſſent dans des climats pour leſquels ils ne ſont pas nés. L'air dans ces climats agit ſur nos corps ſuivant les loix générales de l'Univers, & ne changera pas, ſans doute, ſa façon d'agir pour des êtres qui lui ſont étrangers : ces régions ont des hommes, des animaux, & des plantes pour l'exiſtence, la conſervation & la propagation deſquels il faut que les qualités de l'air ſoient

telles que celles qu'il a.

D'où l'on peut conclure que la Nature ne faiſant rien, ou preſque rien, pour les hommes qui paſſent d'un climat tempéré dans un Pays très-chaud, l'Art doit avoir beaucoup à faire pour militer contre les élémens, & pour préſerver les hommes des effets pernicieux de ces mêmes élémens; mais ſi c'eſt à l'Art qu'il faut néceſſairement recourir pour la conſervation des hommes tranſplantés dans nos Colonies; combien n'eſt-il pas important que le Médecin connoiſſe la véritable action de l'air ſur les fluides & ſur les ſolides du corps humain, comment, & pourquoi il produit des déſor-

dres, & quels ſont ceux auxquels il peut donner lieu lorſqu'on paſſe d'un air tempéré dans un air plus chaud ?

Tout ce que j'ai dit juſqu'ici eſt pour conduire à cette connoiſſance ſi eſſentielle, & pour en faire ſentir l'utilité; mais auſſi peut-on aſſurer qu'un Médecin rempli de ces connoiſſances, qui étudie la Nature, & qui ſçait la Matiere Médicale, préſervera de maladies, par des précautions ſimples & aiſées, une partie de ceux qui voudront s'y aſtreindre. J'oſe plus dire, c'eſt qu'il conſervera la plûpart de ceux qui ſeront attaqués des maladies les plus aiguës; parce qu'en connoiſſant

exactement leurs causes, l'action de l'air, & le rôle que joue la chaleur du climat dans les maladies, il n'agira jamais que conformément aux indications qu'il tirera de la maladie prise en elle-même, des symptômes qui l'accompagnent, de la cause qui l'entretient, & des causes éloignées qui lui ont donné lieu. Il ne sera donc pas comme nombre de ceux qui jusqu'ici ont eu soin de la conservation des hommes à Saint-Domingue, (si on en excepte quelques Médecins qui y ont acquis de la célébrité,) qui sans connoissance ni de la maladie, ni de sa cause physique, concourent souvent à la perte des malades

par des remèdes employés mal-à-propos, & à contre-temps.

Trois ans de séjour dans cette Isle, m'ont mis dans le cas d'examiner combien peu le traitement des maladies y est méthodique, & combien peu la plûpart de ceux qui les traitent sont en état de connoître & de combattre les causes qui les produisent. Une pratique, quelquefois bonne, mais souvent meurtriere, leur tient lieu de tout. Les succès constans que j'ai eus en traitant, suivant les loix de la saine Médecine, les malades qui me sont tombés entre les mains, & les Observations particulieres que j'ai faites sur les maladies de ce Pays,

ne me laiſſent nullement douter que la Médecine ne puiſſe y être faite avec beaucoup de ſuccès, lorſqu'elle y ſera exercée par un Médecin intelligent & verſé dans toutes les connoiſſances que cette Science exige.

Après avoir expoſé en précis les effets que l'air produit ſur les fluides & ſur les ſolides du corps humain, les déſordres qui ſe paſſent dans l'œconomie animale, lorſque nous faiſons des exercices trop violens, & que nous paſſons d'un air tempéré dans un air fort chaud, il faut, pour faire aux maladies dont ſont attaqués les nouveaux venus à Saint-Domingue, une application juſte des principes

que

que nous avons posés, examiner:

1°. Ce que la chaleur du climat doit produire sur ceux qui sont nouvellement transplantés dans cette Isle, & voir si les accidens & les maladies, auxquels ils sont sujets dans les premiers temps de leur arrivée, peuvent être attribués avec fondement à la température de l'air.

2°. Réfléchir sur les autres causes qui peuvent donner lieu ou concourir aux maladies dont ils sont attaqués.

3°. Indiquer les précautions à prendre pour s'en garantir, d'après une connoissance sûre des causes qui les produisent.

4°. Exposer la maniere de traiter méthodiquement les deux

principales maladies de ce Pays; & cela toujours relativement à l'eſpéce de maladie, à la nature, à la violence des ſymptômes qui l'accompagnent, & à la cauſe connue de cette même maladie.

La chaleur qui regne à S. Domingue étant à celle qui regne en France comme 4 ſont à 2, examinons naturellement l'état dans lequel doivent ſe trouver ceux qui ſont tranſportés de France dans cette Iſle. Nos liqueurs s'échauffent plus ou moins dans leur circulation, à raiſon des particules plus ou moins maſſives qui les conſtituent, & l'air qui nous environne les rafraîchit à raiſon de leur fraîcheur relative plus ou

moins grande. Or en France on fait uſage de ſubſtances chargées de ſucs nourriciers, & qui contiennent beaucoup de particules maſſives très-propres à oppoſer aux ſolides une réaction qui fait naître une chaleur proportionnée au rafraîchiſſement que porte dans nos liqueurs l'air ambiant & l'air reſpiré. Ce qui arrive pour les François en Europe, ſe paſſe à S. Domingue à l'égard de ceux qui l'habitent depuis long-tems. Par la nature des alimens dont on uſe dans cette Iſle, par la quantité qu'on en prend, & par la diminution de l'action organique des fibres & des vaiſſeaux, les liqueurs ne s'échauffent que dans la même propor-

tion qu'elles peuvent être rafraîchies ; de ſorte qu'on peut dire que dans chaque Pays, le ſang des hommes qui y ſont nés, & qui les habitent, n'eſt ſuſceptible de prendre de chaleur dans ſon cours de circulation, qu'autant que l'air extérieur qui les enveloppe, & qu'ils reſpirent, peut lui en faire perdre, du moins lorſqu'ils uſent des alimens propres au Pays.

Mais avant de jouir des prérogatives que la Nature accorde aux anciens habitans, & avant que les ſolides & les fluides de ceux qui paſſent dans un autre climat aient éprouvé des changemens qui les rendent tels qu'ils doivent être, pour que l'action

de l'air ne faſſe que maintenir un juſte équilibre entre les ſolides & les fluides, ils ont des dangers à courir ; & c'eſt pour en faire connoître la cauſe, pour les rendre moindres, pour les prévenir, & pour les combattre, que j'ai entrepris un Ouvrage qui m'a paru utile pour la conſervation des hommes qu'on enverra ou qui iront à S. Domingue.

Lorſqu'une perſonne qui a abandonné un climat tempéré eſt arrivée dans cette Iſle, l'air extérieur & l'air intérieur n'ayant pas aſſez de fraîcheur relative pour rafraîchir les liquides qui circulent dans ſes vaiſſeaux, & pour les réduire au même volume qu'ils avoient dans le temps

que cette perſonne vivoit dans un air plus froid, les liquides doivent néceſſairement ſe raréfier, & produire par ce moyen une compreſſion générale plus ou moins forte ſur les nerfs & ſur les fibres muſculaires; de-là une laſſitude plus ou moins grande. L'air qui environne faiſant peu pour le rafraîchiſſement du ſang, celui qui entre dans le poumon a beaucoup à faire; les inſpirations, par conſéquent, doivent être plus grandes & plus fréquentes que ſi on les faiſoit dans un air tempéré; mais comme elles ne ſont pas toujours ce qu'il faudroit faire, dans le temps même du repos, la reſpiration eſt ſouvent difficile, & elle doit

l'être encore davantage pour peu qu'on faſſe d'exercice. L'air ambiant & celui qui eſt inſpiré ne rafraîchiſſant pas aſſez le ſang, & ne le réduiſant pas en un aſſez petit volume, pour que tout celui qui ſort du ventricule droit puiſſe, à chaque contraction, paſſer dans le ventricule gauche, il ſe fera peu-à-peu un engorgement dans les artères pulmonaires, dans le ventricule droit, dans les veines-caves, & ſucceſſivement dans les veines de toutes les parties du corps. Il naîtra de-là une eſpéce d'étouffement, des anxiétés, un abattement extrême, &c.

Mais le déſordre peut encore être pouſſé plus loin; le ventricule droit ne ſe dégorgeant pas

en entier dans les artères pulmonaires, par les raifons que j'ai dites, les veines-caves fupérieure & inférieure doivent, faute de fe dégorger, être très-diftendues, de même que toutes les veines qui y aboutiffent; par conféquent les jugulaires internes & externes, & toutes les branches veineufes qui concourent à les former, feront dans un état de dilatation; les artères carotides ne pouvant pas non plus fe dégorger librement à caufe de la réfiftance qu'elles éprouvent de la part des veines trop remplies, elles s'engorgeront auffi, & cet engorgement fe communiquera jufqu'au ventricule gauche dont les contrac-

tions plus fréquentes augmenteront encore la chaleur des liquides. De ce désordre dans la circulation, il résultera des maux de tête violens, le délire, la phrénésie, le coma, &c. le même désordre se passera du côté de la veine-cave inférieure & des veines qui y aboutissent, elles seront toutes très-distendues; les veines diaphragmatiques, les veines gastriques, hépatiques, la veine-porte, &c. ne se dégorgeant pas avec facilité, elles souffriront une distension qui produira des accidens différens, des nausées, des douleurs dans la région du diaphragme, du foie, & dans les régions lombaires.

La raréfaction des liquides étant même portée à un certain point, les veines pourront se rompre, & donner lieu à des hémorrhagies quelquefois mortelles, & quelquefois salutaires. On juge bien que dans cet état les liqueurs étant très-raréfiées, & leur chaleur n'étant pas modérée suffisamment, ces mêmes liqueurs acquerront de l'acrimonie, tendront à se décomposer, & à tomber en alkalescence & en pourriture : pour lors, le systême nerveux entrera en éréthisme ; il y aura spasme dans presque tous les couloirs, plus de sécrétion, pour ainsi dire, désordres sans nombre, inflammation générale, chaleur acri-

monieuſe, exceſſive, &c. le ſang même, malgré les contractions multipliées du cœur & des artères, n'aura qu'un mouvement progreſſif, fort lent, pendant que ſon mouvement de truſion ſera très-conſidérable. Il ne pourra pas en effet avoir, dans ce cas, un mouvement de progreſſion fort rapide, puiſque toutes les veines, & le ventricule droit, ne ſe dégorgent qu'avec une difficulté preſqu'inſurmontable. Toutes les humeurs étant confondues, & mêlées avec la maſſe rouge du ſang, elles enfileront rarement ſeules les couloirs par où elles doivent ſe filtrer. Voilà ce à quoi on eſt expoſé quand on paſſe

d'un air froid ou tempéré dans un air très-chaud.

Lorſque les déſordres qui ſe paſſent dans l'œconomie animale ſont tels que ceux que je viens de décrire, on eſt sûrement dans le plus mauvais état poſſible, & il eſt à préſumer que ſi tout ce qui a été expoſé ci-devant s'opéroit dans un eſpace de temps fort court, on ſeroit attaqué d'une maladie qui l'emporteroit ſur la fiévre ardente ordinaire. Cette fiévre peut cependant être enviſagée ſous ce point de vue & les ſeuls effets d'un climat trop chaud peuvent la produire, ou du moins doivent-ils ſouvent donner lieu à une maladie moindre

qui reconnoît les mêmes cauſes, & qui peut être regardée comme un diminutif de la fiévre ardente. S'il y a des perſonnes ſur leſquelles les effets d'un air trop chaud paroiſſent ne produire aucun déſordre remarquable, il ne faut pas pour cela les perdre de vue, & on peut les regarder comme dans une diſpoſition prochaine à la fiévre ardente. On doit même ſe méfier pour elles de toutes les cauſes qui donnent lieu à cette maladie en Europe, tels ſont les exercices trop long-temps ſoutenus, la courſe, les excès de liqueurs, l'acte vénérien répété trop ſouvent, les veilles, l'expoſition à l'ardeur du ſoleil.

C'eſt gratuitement, dira-t-on, que vous attribuez à l'air la qualité de rafraîchir le ſang de la maniere que vous le dites ; c'eſt une ſuppoſition que vous faites, lorſque vous annoncez que ſi l'on paſſe d'un air froid ou tempéré dans un air très-chaud, il arrive dans l'œconomie animale tous les déſordres dont vous faites l'énumération : donnez-nous-en des exemples.

Tout ce que reſſentent la plûpart des nouveaux arrivés à Saint-Domingue, répond parfaitement bien à ce que j'ai dit devoir arriver aux perſonnes qui paſſeroient d'un endroit tempéré dans un endroit plus

chaud ; car peu de jours après être arrivés dans cette Isle, ils perdent l'appétit, ils ne respirent pas avec la même facilité qu'ils respiroient en France, leurs inspirations sont plus grandes ; ils sont sujets à avoir mal à la tête, aux reins, &c. & on peut dire qu'ils éprouvent les mêmes indispositions que ceux qu'on feroit passer d'un air tempéré dans un air très-chaud : or, comme il y a ici identité d'accidens, je suis autorisé à conclure l'identité des causes. J'y suis d'autant plus autorisé, qu'il est connu que l'air de Saint-Domingue est infiniment plus chaud que celui de France ;

mais, pour répondre à toutes les difficultés, rapportons des expériences faites ſur des animaux qu'on expoſe dans des endroits très-chauds, & voyons ſi ce qui leur arrive infirme ou appuie notre théorie.

Les accidens qu'ont éprouvé les animaux ſur leſquels on a fait ces expériences, confirment tout ce qui a été dit ci-devant. Quand on les expoſe à un degré de chaleur auſſi grand que celui des liquides qui circulent dans leurs vaiſſeaux, leurs inſpirations deviennent fortes, fréquentes & difficiles; ils ont les yeux vifs & larmoyans, ils haletent bientôt, & ne tardent

pas

pas à périr dans un état de suffocation accompagnée d'accidens graves. La chaleur de ces animaux augmente infiniment ; la langue leur sort de la bouche, & ils rendent une salive qui exhale une odeur insupportable. On ne peut pas s'empêcher de reconnoître pour cause de ces accidens, la chaleur de l'air dans lequel ils sont plongés. L'air chaud qu'ils respirent ne réduisant pas à un petit volume le sang qui passe par le poumon ; & cet air, de même que celui qui les environne, ne faisant rien perdre aux liquides de la chaleur qu'ils acquierent en circulant, il faudra nécessairement que ces animaux éprouvent

tous les accidens de la ſuffocation, & que leurs humeurs répandent une odeur fœtide, ſuite de la chaleur outrée qui décompoſe les humeurs, & qui donne lieu à la formation d'un alkali volatil.

La ſuffocation naîtra de ce qu'il ne paſſera par le poumon qu'une partie du ſang que le ventricule droit chaſſe à chaque pulſation dans les artères pulmonaires. En effet, pour que tout le ſang qui ſort du ventricule droit pût paſſer par le poumon, il faudroit néceſſairement que cette maſſe de liquides diminuât de volume dans tous les vaiſſeaux du poumon ſur leſquels l'action de l'air froid peut

ſe faire ſentir ; c'eſt-à-dire, ſur les diviſions des veines, comme ſur celles des artères pulmonaires. Or, lorſqu'un animal eſt expoſé à un air très-chaud, le ſang du ventricule droit, qui, pour paſſer en entier dans le ventricule gauche, devoit diminuer de volume, n'étant plus ſoumis à l'action d'un air froid propre à remplir cette vue, ne paſſera qu'en partie dans les vaiſſeaux pulmonaires, & le reſte engorgera en peu de temps le ventricule droit & les veines-caves ; ce qui conſtituera l'état de ſuffocation.

La putridité des humeurs aura lieu, parce que le ſang qui ſe ſera porté du ventricule droit

dans le ventricule gauche ; n'ayant rien perdu de sa chaleur lors de son passage par le poumon, & étant obligé de subir de nouvelles circulations, il acquerra une chaleur qui ira toujours en augmentant, & qui sera bientôt poussée au point que les humeurs susceptibles de putridité, s'alkaliseront jusqu'à répandre une puanteur considérable. Dans ce cas, l'air qui sort du poumon de ces animaux est très-chaud, & un Thermomètre placé dans leur bouche lorsqu'ils suffoquent, a fait remarquer que leur corps acquiert un degré de chaleur fort au-dessus de celle qui leur est naturelle.

On peut juger, d'après cela, combien il eſt néceſſaire que le ſang ſoit continuellement rafraîchi & réduit à un plus petit volume, tant par l'air environnant, que par celui qui entre dans le poumon, & combien il eſt dangereux de paſſer promptement d'un air tempéré dans un climat très-chaud. On eſt, il eſt vrai, bien éloigné d'éprouver, en arrivant à Saint-Domingue, les accidens des animaux ſur leſquels les épreuves dont je viens de parler ont été faîtes; parce qu'il s'en faut infiniment qu'il n'y ait entre l'air que nous reſpirons & celui de Saint-Domingue une différence auſſi grande que celle qu'il y a entre

l'air que respiroient naturellement ces animaux & celui auquel on les a exposés.

Cependant, à examiner les choses à la rigueur, des animaux exposés à un air aussi chaud que je l'ai dit ci-dessus, ont les symptômes d'une fiévre ardente qui parcourt rapidement tous ses périodes, & qui fait périr dans un espace de temps fort court. Car si l'on y fait attention il y a chaleur excessive, difficulté très-grande de respirer, anxiété, &c; & je ne doute point que, si des hommes étoient exposés à ces épreuves, ils ne ressentissent dans un degré supérieur tous les accidens qui accompagnent la fié-

vre ardente. On peut même préſumer que, s'il n'y avoit pas une ſi grande différence entre l'air dans lequel un animal vit, & celui dans lequel on le tranſporteroit, tous les accidens dont nous avons parlé n'augmenteroient que peu-à-peu, & ne le feroient périr que dans 24, 36 ou 48 heures, ſelon le degré de chaleur qu'auroit l'air dans lequel il feroit plongé. Je crois pouvoir conclure d'après tout ce qui a été dit, que la chaleur de l'air de Saint-Domingue peut ſeule donner lieu à la fiévre ardente, à laquelle ſont ſujets ceux qui paſſent de France dans cette Iſle ; que ſi elle ne produit pas cette maladie, elle

donnera naiſſance à une fiévre moins vive qui n'en ſera qu'un diminutif ; & qu'enfin ſi la nature du climat n'occaſionne ni l'une ni l'autre de ces maladies, elle laiſſera pendant long-temps ceux qui y ſont tranſportés, dans une diſpoſition prochaine à la fiévre ardente , &c. Il y a bien d'autres cauſes qui peuvent concourir à produire la fiévre ardente & les fiévres qui lui ſont ſubordonnées ; mais ces cauſes ſont toujours ſecondées par la chaleur du climat, & elles ſont les mêmes que celles qui en Europe donnent lieu à cette fiévre : ſçavoir, les exercices trop violens & trop long-temps ſoutenus, les veilles , l'uſage des

liqueurs ſpiritueuſes, &c.

Je conſidérerai donc tous les nouveaux débarqués à S. Domingue comme prêts à être attaqués de la fiévre ardente, ou d'une fiévre qui eſt moins dangereuſe, qui n'en eſt qu'un diminutif, & dont je parlerai par la ſuite; ou bien je les regarderai comme n'ayant que des diſpoſitions plus ou moins prochaines à ces deux fiévres. La cauſe principale qui agit dans ce cas (la chaleur du climat) étant connue, de même que ſa maniere d'agir, j'inſiſterai ſur les précautions qu'il y a à prendre pour diminuer, pour combattre & pour détruire cette diſpoſition relativement à la cauſe qui l'a

produite & qui l'entretient, & j'indiquerai les moyens auxquels un Médecin doit avoir recours pour traiter méthodiquement & avec ſuccès les fiévres qui attaquent les nouveaux-venus à S. Domingue.

Les précautions qu'on a à prendre pour combattre & pour détruire la diſpoſition que ceux qui arrivent à S. Domingue ont à la fiévre ardente, regardent deux temps différens, celui du voyage, & celui du premier ſéjour dans l'Iſle, & ces précautions s'étendent particulierement ſur la quantité & ſur la qualité des alimens & des boiſſons dont on uſera; ſur l'exercice qu'on prendra, ou, pour mieux

dire, ſur l'uſage convenable des ſix choſes non naturelles. Or, quelle indication principale a-t-on à remplir dans cette circonſtance, c'eſt de modérer l'action des ſolides, de diminuer la maſſe des humeurs, & de les priver des particules maſſives qui les rendent le plus ſuſceptibles d'échauffement ; afin que, lorſqu'on eſt arrivé à Saint-Domingue, les vaiſſeaux ne ſoient remplis que de ſucs qui, par la nature des parties intégrantes qui les conſtituent, n'acquierent dans leur cours de circulation qu'un degré de chaleur qui pourra aiſément être tempéré par la fraîcheur relative de l'air environnant & de celui qu'on y reſpire.

La Nature prévient l'Art dans cette circonſtance ; l'action des ſolides s'affoiblit quand on paſſe dans les Pays chauds, & l'appétit diminue, parce qu'il faut néceſſairement que les liquides de l'homme qui vit dans ces climats, ne ſoient fournis que de peu de particules maſſives; c'eſt pourquoi la Nature, cette ſage mere, pour nous empêcher de nous écarter de ſes vues & de travailler à notre deſtruction, change l'appétit des hommes à raiſon de leur beſoin ; je veux dire que le beſoin de nourriture varie en proportion de la chaleur des lieux que nous habitons : en effet, ce beſoin eſt moindre dans les Pays chauds

que dans les Pays froids. On aura donc pour ceux qui de France iront à Saint-Domingue ce double point de vue à remplir, de modérer l'action des ſolides, & de diminuer le volume & la denſité des liquides.

On doit tâcher de remplir une partie de ces indications avant le départ & pendant le voyage. Pour en venir à bout, il eſt à propos que tous ceux qui paſſent à Saint-Domingue ſe faſſent ſaigner une fois ou deux, ſurtout s'il y a en eux beaucoup de diſpoſition à la pléthore ſanguine; & pour peu que leur état paroiſſe l'exiger, ils ne ſçauroient rien faire de mieux que de ſe purger avant leur dé-

part. Ces premieres précautions prises, on obſervera pendant la traverſée de ſe laver la bouche tous les matins à jeun avec de l'eau & un peu de vinaigre.

On aura auſſi l'attention d'aſſaiſonner avec du vinaigre les légumes & une partie de la viande dont on ſe nourrira. Au lever du ſoleil, il faudra venir ſur le pont, & ne reſter pendant la journée que le moins qu'il ſera poſſible dans l'entre-pont : il ſeroit encore très-utile de s'exercer ſans ſe fatiguer.

Il convient de changer de linge le plus ſouvent qu'on peut, & on ne prendra jamais une nouvelle chemiſe ſans qu'elle ait été long-temps ex-

posée au soleil, & qu'elle n'ait été bien sechée & frottée auparavant.

On se couchera de bonne heure, & on se levera avec l'aurore; & à supposer qu'on fût obligé d'être pendant la nuit sur le pont, il est essentiel d'avoir toujours la tête couverte; & si l'on y couche, il faut avoir la précaution de se couvrir le corps, la tête & les yeux.

Dès qu'on aura gagné le climat chaud, on boira *à sa soif* de l'eau acidulée avec de la crême de tartre dissoute en quantité convenable*. Chaque personne

* Quoique la crême de tartre ne soit pas tenue en dissolution dans l'eau froide, elle ne laisse pas de lui communiquer une acidité sensible.

pourra de cette maniere faire la consommation de deux gros de crême de tartre par jour. Cette boisson produira le double avantage de rafraîchir légerement, & de tenir le ventre libre.

On ne se permettra point l'usage des liqueurs spiritueuses; il n'y a que le vin, pris en quantité modérée, dont l'usage ne sera pas interdit.

Il ne faut pas négliger d'embarquer avec soi une bonne quantité de choux ou d'autres légumes confits dans le vinaigre. On en mangera le matin & le soir, & même avec de la viande; cette sorte de nourriture est très-bonne quand on passe dans les climats chauds.

La

La propreté eſt ſur-tout recommandée lorſque l'équipage, ou les Paſſagers, ſont fort nombreux ; mais une choſe à laquelle il faut faire beaucoup d'attention, indépendamment des boiſſons un peu acidules ; c'eſt de ſe modérer ſur la quantité des alimens qu'on prendra ; il faudroit même ſe faire un peu de violence ſur cet article, & je vais dire pourquoi.

L'appétit (par une cauſe qui infirme les principes que j'ai poſés ; ſçavoir, que l'appétit diminue lorſqu'on va dans les Pays chauds,) ſe ſoutient ſur mer, & augmente même quelquefois, quoiqu'on navige dans des lieux qui, à cauſe de leur

ſituation topographique, doivent être infiniment plus chauds que celui qu'on a abandonné ; mais qu'on me permette ici une réflexion, & l'on verra que ce qui au premier aſpect paroît infirmer notre Théorie, ne fait qu'en prouver la bonté.

Quand on eſt ſur mer, on eſt plongé dans une atmoſphère plus denſe, & imprégnée d'acides marins ; par cette raiſon, elle doit beaucoup nous rafraîchir, & entretenir l'action des ſolides, & exiger que nous fourniſſions à nos ſucs aſſez de particules maſſives, pour qu'il s'excite dans nos humeurs une chaleur proportionnelle au rafraîchiſſement qu'elles éprouvent

de la part du fluide environnant: je dis encore que dans le temps qu'on eſt ſur un vaiſſeau, l'air peut avoir à votre égard une fraîcheur relative, telle que ſi vous étiez dans un Pays tempéré, lors même que vous n'êtes pas fort éloigné de la ligne; car il faut conſidérer que ſi le vaiſſeau fait beaucoup de chemin, vous rafraîchiſſez ſucceſſivement des maſſes d'air différentes, & vous vous trouvez dans la même ſituation d'un Coureur qui traverſe l'air rapidement; mais comme, dans ce cas, il n'y a ſouvent de votre part aucune action muſculaire, aucune cauſe de chaleur qui réponde au rafraîchiſſement que porte

ſur vous l'air à travers lequel vous paſſez, il arrive que cet air eſt froid relativement à vous ; de ſorte qu'il ſe paſſe ſur vos ſolides & ſur vos fluides ce qui ſe paſſeroit ſi vous étiez dans un Pays tempéré ; c'eſt ce qui fait que l'appétit ſe ſoutient, que l'on reſpire aiſément, & que, tandis que le vaiſſeau fait route, on n'eſt pas dans un accablement pareil à celui dans lequel on ſe trouve lorſqu'il fait calme, ou lorſqu'on eſt arrivé à terre.

Ce qui paroît un bien eſt cependant un mal, par rapport à ceux qui débarquent dans un Pays chaud ; car, ainſi que je l'ai dit, pour qu'il ne ſe paſſe aucun déſordre dans l'œconomie ani-

male, il faut que, dans un Pays chaud, les liquides du corps humain ſoient fournis de peu de particules maſſives, & que l'action des ſolides ſoit affoiblie. Or, dès que vous ſortez d'un vaiſſeau qui a fait le paſſage en peu de temps, vos ſolides & vos fluides ne ſe trouvent pas dans l'état où il faudroit qu'ils fuſſent pour votre ſanté : car, par la rapidité avec laquelle vous avez traverſé l'air dans votre trajet, ce fluide, en tempérant la chaleur des ſolides, a néceſſairement exigé que vous fiſſiez uſage de ſubſtances auſſi nutritives, & en auſſi grande quantité que dans un climat tempéré.

Mais peu de temps après que

vous êtes à terre, vous éprouvez un changement ſubit, vous n'êtes plus tranſporté avec rapidité dans différentes maſſes d'air qui vous rafraîchiſſent, ou du moins ſi vous l'êtes, ce n'eſt qu'aux dépens d'une action muſculaire, qui, en augmentant en vous la chaleur, demande une fraîcheur relative plus grande ; au lieu que, dans le vaiſſeau, vous aviez ces maſſes multipliées d'air qui vous touchoient, & qui vous rafraîchiſſoient, ſans qu'il y eût de votre part aucune action muſculaire qui concourût à augmenter votre chaleur propre. Vous vous trouvez donc comme ſi vous paſſiez promptement d'un endroit tempéré dans

un endroit beaucoup plus chaud, vous y êtes avec des ſucs qui ſont chargés de particules auſſi groſſieres qu'il faut qu'elles le ſoient dans un Pays temperé, & l'action de vos ſolides eſt encore auſſi forte que l'exigeoit le climat que vous venez de quitter.

Lorſqu'on arrive avec ces diſpoſitions dans un Pays chaud, il n'eſt pas étonnant qu'il ſe paſſe des déſordres dans l'œconomie animale. Les premiers qui s'annoncent ſont la raréfaction des liquides, une laſſitude extrême, la reſpiration un peu gênée, perte d'appétit, mal de tête, &c. Or, comme ces accidens ſont plus ou moins à craindre à

raiſon de l'action plus forte des ſolides, & de la plus grande maſſe des fluides; il faut, autant qu'on le peut, vivre pendant la traverſée de ſubſtances médiocrement fournies de ſucs nourriciers, telles que ſont les végétaux, & lutter même contre ſon appétit. L'obſervation de ce précepte eſt de la plus grande importance pour ceux qui veulent ne pas courir le riſque d'une maladie très-grave en arrivant à Saint-Domingue.

Dès qu'on ſera débarqué dans cette Iſle, il ne faudra pas perdre de vue les précautions à prendre contre les maladies qui attaquent les nouveaux arrivés,

& il faut les attendre ſans effroi. Pour les éviter, ce qui ſeroit rare, ou au moins pour diminuer les accidens qui les accompagnent, on pourra, après quelques jours de repos, ſe faire ſaigner une fois ſeulement, ou deux fois au plus. Il ne faut pas s'en tenir aux ſeules ſaignées ; une attention particuliere qu'il importe d'avoir dans les premiers temps, c'eſt de manger ſobrement, & de ne faire aucun uſage des liqueurs ſpiritueuſes. L'on ne s'expoſera point à l'ardeur du ſoleil, les exercices auxquels on ſe livrera ſeront toujours très-modérés ; les veilles & la trop grande application d'eſprit ne peuvent qu'être nuiſibles.

On prendra avec ſuccès le bain de riviere. On ſe nourrira de végétaux plutôt que d'animaux. On mangera quelques oranges, & la meilleure boiſſon dont on puiſſe uſer ſera une légère limonade. On s'abſtiendra du commerce des femmes, & ſurtout de celui des Négreſſes, & on ſe couchera de bonne heure, la tête couverte, & jamais à l'air. S'il n'eſt pas poſſible d'éviter la maladie du Pays par ces précautions, du moins peut-on être moralement ſûr que, ſi l'on en eſt attaqué, les ſuites n'en seront pas auſſi dangereuſes.

Mais ſi malgré toutes les précautions que j'ai indiquées, ou faute de les avoir priſes, une per-

ſonne tombe dans un accablement extrême; ſi elle a mal à la tête, une difficulté de reſpirer, des douleurs dans tous les membres, & particulierement dans la région des lombes; ſi la fiévre eſt conſidérable & accompagnée de ſoif, de ſueur, & d'une chaleur très-grande; ſi tous ces accidens acquierent promptement beaucoup d'intenſité; ſi la chaleur ſur-tout devient brûlante, & la ſoif inextinguible; ſi l'on a des nauſées & des vomiſſemens de matiere bilieuſe ou porracée; ſi la langue devient noire & âpre, ſi une douleur vive dans la région du diaphragme ſe fait ſentir, ſi la chaleur des extrémité n'eſt pas

comparable à celle dans laquelle se trouvent le tronc & la tête, si quelquefois même ces extrémités sont froidessi; l'insomnie, la phrénésie, un délire obscur, & les autres symptômes dont j'ai fait l'énumération dans le commencement de ce petit Ouvrage, se trouvent de la partie; la vraie fiévre ardente, ou le vrai *Causos* d'Hippocrate, se trouve caractérisée.

Cette fiévre parcourt avec beaucoup de promptitude tous ses degrés; le temps de son augmentation dure peu; elle est quelquefois dans son état avant le 2e jour, & les malades peuvent en périr avant le 3e, si l'on ne leur donne pas les secours les plus

prompts & les plus efficaces ; d'où l'on peut conclure qu'il eſt de la plus grande importance pour ceux qui paſſent ou qui ſont envoyés à S. Domingue, que les Médecins ou Chirurgiens qui les traitent connoiſſent les véritables cauſes de cette maladie, & le traitement qui lui convient, d'autant plus qu'il faut ſe décider promptement ſur le choix des moyens curatoires, & qu'on n'a pas de temps à perdre dans l'application des remèdes.

D'après ce que j'ai dit ſur les effets que l'air produit ſur nos ſolides & ſur nos fluides, & ſur ce qui doit arriver à des hommes tranſportés d'un climat tempéré dans un Pays chaud, on connoît

la principale cauſe de la fiévre ardente de S. Domingue. Il y en a cependant encore d'autres qui méritent l'attention du Médecin; c'eſt un exercice immodéré, la courſe à l'ardeur du ſoleil, l'excès des liqueurs ſpiritueuſes, l'acte vénérien trop ſouvent répété, &c. Qu'on me permette d'expoſer ici que cette derniere cauſe trop ſouvent ordinaire demande dans le traitement de la fiévre ardente qui ſuccéde à un excès dans ce genre, beaucoup de circonſpection dans l'uſage des remèdes les mieux indiqués pour cette maladie.

Toutes ces cauſes ne ſont encore que des cauſes prédiſpoſantes & éloignées de la fiévre ar-

dente. Une cauſe plus prochaine, c'eſt l'action d'une matiere irritante, qui faiſant entrer en érétiſme tout le ſyſtême vaſculeux, produit des embarras multipliés dans la circulation, des criſpations dans tous les couloirs : de-là une inflammation preſque générale qui attaque ſurtout les organes les plus néceſſaires pour l'entretien de l'œconomie animale ; ſçavoir, le cerveau, le poumon, le foie, le diaphragme, l'eſtomac & les inteſtins ; mais quoiqu'on ſoit obligé de reconnoître une matiere âcre pour cauſe prochaine de la fiévre ardente, on conçoit auſſi que cette même matiere n'eſt que le produit des cauſes premieres,

des causes éloignées. En effet, la chaleur du climat, les exercices immodérés, l'usage des liqueurs spiritueuses raréfient les liquides outre mesure, les échauffent; l'air environnant ne les tempérant pas assez, elles conservent pendant long-temps (sur-tout lorsque plusieurs de ces causes ont agi ensemble) une chaleur & un volume qui ne leur est pas ordinaire. Les contractions du cœur & des artères se multiplient; & les liquides, à cause de leur grande raréfaction, ne pouvant couler assez promptement par le poumon, ce viscère s'engorge un peu, de même que le ventricule droit, les veines-caves & toutes les autres veines qui

qui s'y rendent. Tous les vaisseaux se dilatent, & pour lors les parties les plus séreuses du sang se dissipent par les tuyaux excrétoires, & produisent une sueur d'expression. Les humeurs étant moins noyées, souffrent plus de frottement, s'échauffent davantage par la même raison, & peuvent prendre un degré d'acrimonie considérable, surtout celles qui sont le plus susceptibles de s'alkaliser, comme la bile.

Or, il n'est pas surprenant que cette humeur ayant changé de nature, & circulant avec le sang, agace & picotte les membranes, les vaisseaux, les nerfs, & fasse naître un érétisme général qui

produira bientôt une inflammation dans les principaux viſcères, une chaleur acrimonieuſe à la peau, & tous les accidens dont j'ai fait l'énumération.

Mais comment, dira-t-on, l'acte vénérien répété donnera-t-il naiſſance à une matiere acrimonieuſe propre à être la cauſe prochaine de la fiévre ardente? Pour concevoir l'effet de l'acte vénérien dans ce cas, il faut faire attention que dans les climats chauds les humeurs de ceux qui y sont venus des Pays tempérés où l'on ſe nourrit de ſubſtances animales, ſont toujours alkaleſcentes & un peu acrimonieuſes. Or, d'après cette diſpoſition dans les humeurs, elles n'attendent

que l'occaſion favorable pour faire entrer par leur acrimonie tout le ſyſtême vaſculeux & nerveux en érétiſme, & cette occaſion ſe préſente après les grandes évacuations de liqueur ſéminale; qui, tant qu'elle rentroit dans les humeurs en ſuffiſante quantité, modéroit leur acrimonie de façon à la rendre impuiſſante, & tenoit les vaiſſeaux dans un état de ſoupleſſe fort éloigné de l'érétiſme.

Les dangers de cette maladie ſont toujours très-grands; ils varient cependant à raiſon du ſexe, de l'âge, du tempérament & du concours des cauſes qui la font naître.

Toutes choſes égales d'ail-

leurs, les femmes courent moins de risques que les hommes ; les accidens chez elles sont toujours moins graves, & elles sont même peu sujettes à cette maladie, parce qu'ayant la fibre plus molle, l'action organique de leurs vaisseaux est moins forte, & ils sont plus extensibles. Par cette raison, la chaleur, la raréfaction du sang doivent être plus modérées, & la rupture des vaisseaux plus rare.

Par rapport à l'âge, les périls de la fiévre ardente different beaucoup ; car les enfans & les jeunes gens qui ont encore la fibre molle, qui ont les vaisseaux souples, & dont le diamètre peut beaucoup augmenter sans crain-

dre de rupture, échappent aſſez ſouvent de cette maladie, lorſqu'on leur fait à temps les remèdes convenables ; les perſonnes âgées, par la raiſon du contraire, ſuccombent preſque toujours aux accidens de cette fiévre.

Le tempérament ſera varier les dangers de cette fiévre ; ils ſeront très-grands ſi le malade eſt d'un tempérament bilieux ou ſanguin ; & ils ſeront moindres s'il eſt d'un tempérament phlegmatique.

Cette fiévre ſera d'autant plus redoutable, que le concours des cauſes éloignées, qui l'auront fait naître, ſera plus grand. En effet, ſi c'eſt tout-à-la-fois la cha-

leur du climat, un exercice immodéré, & l'excès dans les plaisirs de l'amour, qui l'aient produite, le malade courra de plus grands risques, que si l'une de ces causes seule avoit occasionné la maladie. Le danger variera encore, à raison de chaque cause séparément, lorsqu'il n'y en aura qu'une seule qui aura agi : par exemple, il y a plus à craindre lorsqu'elle survient à la suite d'un épuisement avec les femmes, que si c'est à la suite d'une autre cause.

On a deux indications principales à remplir dans la curation de cette maladie. La premiere, de faire cesser l'érétisme, en produisant un relâchement dans les

ſolides ; & la ſeconde, de diminuer la maſſe & le volume des liquides.

Pour ſatisfaire à ces deux indications, il ſembleroit qu'on n'a rien de mieux à faire que de ſaigner coup ſur coup ; cependant quoique la ſaignée ſoit un bon reméde dans cette maladie, il ne faut pas tirer beaucoup de ſang ; & l'expérience a fait voir que les ſaignées multipliées n'ont pas de ſuccès. Les nauſées & les vomiſſemens de matiere bilieuſe & porracée pourroient faire penſer que la Nature indique l'uſage des émétiques ; les perſonnes peu inſtruites feroient tentées de regarder les ſueurs dans leſquelles les malades ſont

quelquefois dans le premier ou le deuxiéme jour, comme une indication pour les remédes sudorifiques: il faut bien se garder de mettre en usage, & les émétiques, & les sudorifiques. Dans ce cas, ils sont très-souvent mortels; les vomissemens viennent presque toujours d'irritation, & rarement de plénitude; les sueurs sont toujours symptômatiques dans les premiers temps, & elles ne sont jamais critiques, excepté qu'elles ne surviennent après le quatriéme jour. L'usage des purgatifs est très-pernicieux; les cordiaux & les narcotiques, quels que soient les accidens qui paroissent les exiger, doivent être

profcrits du traitement. Il vaut mieux ne rien faire que de fe permettre des chofes inutiles ou nuifibles. C'eft déja beaucoup en Médecine que de fçavoir ce qu'il faut éviter; mais que faire, dira-t-on, dans cette maladie? Peu de chofe; il faut attendre la crife de la Nature, & cette crife eft un dévoiement bilieux; c'eft prefque la feule voie de dépuration que la Nature ait: encore ne faut-il pas la troubler par des remèdes qui fembleroient même favorifer cette crife. On n'abandonnera cependant pas tout-à-fait la Nature à elle-même dans cette circonftance; car quoique cette maladie exige peu de remédes, il y

a quelques ſecours qu'on peut tenter ſans crainte, & voici comment on doit ſe conduire dans cette maladie.

A cauſe de la température du climat de Saint-Domingue & de la grande raréfaction du ſang, on fera le premier ou le ſecond jour deux ſaignées ſeulement, ſans avoir égard au vomiſſement & aux ſueurs; il n'y a que le dévoiement bilieux qui puiſſe empêcher de mettre ce reméde en uſage : on fera boire copieuſement le malade, & ſa boiſſon ſera adouciſſante & rafraîchiſſante, comme l'eau de poulet nitrée ou quelque apozême de même nature. Les boiſſons acidulées ſeront données à grandes

doſes, pourvu qu'elles ſoient légères: elles temperent un peu la ſoif du malade, moderent l'acrimonie de la bile, & peuvent produire du côté du foie une eſpéce de relâchement propre à ſeconder la criſe, qui eſt l'écoulement de la bile: les acides végétaux délayés dans une grande quantité d'eau, peuvent encore, en rencontrant quelques particules de bile alkaliſées, s'y unir & lâcher doucement le ventre. Ces remédes doivent être mis en uſage avec d'autant plus de ſûreté que la chaleur du climat eſt plus conſidérable. Les acides qui conviennent le mieux ſont ceux de l'orange, du limon & de l'ana-

nas; il n'y a pas de pincement & de crispation à appréhender de ces acides, lorsqu'ils sont suffisamment noyés.

Pendant que le malade s'inondera, pour ainsi dire, l'intérieur avec de l'eau de poulet émulsionnée & un peu nitrée, avec quelque apozême adoucissant & acidulé par le moyen du suc d'orange, de limon, ou d'ananas, on lui fera prendre pendant le même temps des lavemens quatre à cinq fois le jour avec la décoction de feuilles de Raquette, ou de quelqu'autre plante émolliente, à laquelle on joint un gros ou deux de crystal minéral. Les applications émollientes à l'extérieur,

ſur le ventre, ſur les hypocondres, ſeront utiles ; on pourra faire auſſi des embrocations d'huile d'olive récente ſur ces parties, & ſi la Nature parvient, à l'aide de ces ſecours, à opérer vers le quatriéme jour une évacuation de matiere bilieuſe, la criſe eſt bonne, & l'on peut croire que le malade eſt ſauvé ; c'eſt dans ce moment - ci qu'on peut aider la Nature, qu'on peut faire prendre au malade un purgatif léger : encore faut - il ne jamais ſe le permettre trop tôt, ſur - tout lorſqu'on voit que la Nature fait bien l'ouvrage qu'elle a commencé. Je l'ai dit, je le répète, c'eſt la criſe la plus ordinaire, elle eſt même preſque

la ſeule qu'il faille attendre, & qui ſoit ſalutaire : il ſurvient aſſez ſouvent des hémorrhagies dans cette fiévre; mais elles ſurviennent avant le quatriéme jour, ou elles ſont peu conſidérables, & par cette raiſon les malades s'en trouvent rarement ſoulagés. Ces hémorrhagies peuvent cependant être quelquefois une criſe heureuſe; mais c'eſt lorſque l'évacuation eſt grande, qu'elle ſe fait par les narines, & le quatriéme ou le cinquiéme jour ſeulement. On peut en dire autant des ſueurs : pour qu'elles tendent au ſoulagement du malade, il faut qu'elles ſoient copieuſes, qu'elles n'aient pas lieu avant le temps indiqué, &

qu'elles ſoient précédées par la moleſſe du pouls; ce qui annonce la chûte de l'érétiſme.

Il ſeroit à ſouhaiter que les malades parvinſſent juſqu'au temps où la Nature fait ſa criſe; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que la plûpart de ceux qui ſont attaqués de cette maladie, meurent avant le quatriéme jour. Ils guériſſent d'ordinaire lorſqu'ils vont juſqu'au ſeptiéme. Voilà à peu-près ce qu'on peut dire ſur le traitement d'une maladie très-grave, qui ſe voit quelquefois à Saint-Domingue; heureuſement elle n'y eſt pas ſi commune que la maladie dont je vais faire la deſcription.

Outre la fiévre ardente, ceux

qui paſſent de France à Saint-Domingue, y ſont ſujets à une autre eſpéce de fiévre, qui s'annonce à peu-près par les mêmes ſymptômes qui caractériſent le *Cauſos*; il n'y a (pour ainſi dire) de différence entre ces deux maladies, qu'en ce que dans cette derniere fiévre les accidens ne ſont pas tout-à-fait ſi dangereux que dans la fiévre ardente; de ſorte qu'on peut la regarder en quelque façon comme un diminutif du *Cauſos*, ou comme une fiévre ardente bâtarde. Les nouveaux venus à Saint-Domingue ſont preſque aſſurés d'être attaqués de cette maladie; mais elle eſt plus ou moins funeſte, à raiſon des ſymptômes & des accidens

dens qui l'accompagnent. Ils ſont quelquefois très-conſidérables, & quelquefois ils le ſont aſſez peu pour ne laiſſer entrevoir aucun danger. Cette maladie va ordinairement juſqu'au neuviéme jour, & ne paſſe preſque jamais le treiziéme ou le quinziéme. Son plus grand danger eſt du quatre au ſeptiéme ; c'eſt dans cet intervalle que les malades périſſent le plus ſouvent. Ils ne ſont pas en petit nombre, & cela par l'impéritie de ceux qui les traitent ; car je puis aſſurer, d'après ma propre expérience, que peu de perſonnes mourroient de cette maladie, ſi on les traitoit méthodiquement.

La maladie dont il eſt queſtion s'annonce d'abord par un mal de tête, par des douleurs dans la région des lombes ; un friſſon ſe fait quelquefois ſentir dans le même temps ; on eſt d'une laſſitude extrême, & dans un accablement très-grand ; le malade a une eſpéce de difficulté de reſpirer, il eſt altéré, la fiévre ſurvient, & elle eſt bientôt très-forte ; la chaleur augmente, & parvient en peu de temps à un degré preſque auſſi fort que dans la fiévre ardente ; toujours eſt-il certain qu'en touchant les Malades, à peine peut-on tenir la main ſur eux : la ſoif augmente au point qu'ils voudroient

toujours boire, le ventre devient tendu & douloureux, on éprouve une douleur vers le cartilage xiphoïde, & il ſurvient des nauſées & un vomiſſement de matiere bilieuſe porracée.

Il eſt ſurprenant de voir avec quelle promptitude tous ces accidens ſe ſuccedent, & combien peu de temps ils mettent à prendre beaucoup d'intenſité. Douze, dix-huit heures ou un jour au plus ſuffiſent pour que tous ces ſymptômes ſoient à leur dernier période; les yeux deviennent enſuite un peu rouges & larmoyans, les urines ſont blanches, les malades ont un délire obſcur, & ſont dans des anxiétés & des inquiétudes con-

rare de voir que cette fiévre approche plus de la ſynoque que du *Cauſos* ; de ſorte qu'on peut dire que cette maladie garde un milieu entre la ſynoque & la fiévre ardente, & qu'elle tient tantôt à l'une, & tantôt à l'autre, ſuivant le plus ou moins d'intenſité des accidens qui l'accompagnent;mais dans le temps même que tous les ſymptômes qui la caractériſent ſont les plus graves, elle differe toujours de la fiévre ardente. 1°. En ce que dans celle-ci les extrémités ſont quelquefois froides, & que dans celle-là elles ne le ſont jamais. 2°. En ce que le coma ſurvient dans la fiévre dont nous parlons, & qu'il eſt très-rarement un ac-

cident de la fiévre ardente. 3°. En ce que dans la fiévre ardente, la langue devient fort promptement noire & âpre, & que dans celle dont il est ici question, elle ne noircit que lorsque la maladie est mal traitée. 4°. Enfin elle differe encore de la fiévre ardente, en ce que ceux qui sont attaqués de cette derniere maladie meurent du trois au quatriéme, & que l'autre ne fait jamais périr avant le cinquiéme jour.

Cette maladie reconnoît les mêmes causes que j'ai dit devoir occasionner la fiévre ardente. On ne peut s'empêcher de considérer ici la chaleur qui regne à Saint-Domingue, comme le

principal agent qui produit cette maladie, puiſque c'eſt un phénomène de voir quelqu'un ſe ſouſtraire à la fiévre dont je parle ; mais ce n'eſt cependant qu'une cauſe prédiſpoſante qui n'agit pas toujours ſeule, & qui exige quelquefois un concours de cauſes ſecondaires : en effet, il faut ſouvent que la fatigue, les exercices immodérés, l'ardeur du ſoleil à laquelle on s'expoſe, l'excès dans l'uſage des liqueurs & dans l'acte vénérien, ſe joignent à la chaleur ordinaire de l'air, pour donner lieu à la fiévre dont il eſt ici queſtion, ou bien il faut que la chaleur de l'air ſoit extrême, comme elle l'eſt à S. Domingue les mois de

Juin, Juillet & Août, ou enfin il faut que dans les autres saisons de l'année, les brises réglées de l'Est & de l'Ouest, viennent à manquer pendant quelques jours : aussi est-ce dans ce temps-là, ou après des exercices & des excès, que les nouveaux venus sont attaqués de cette maladie.

La fiévre dont je parle, pouvant être regardée comme une fiévre ardente bâtarde, on n'a (pour concevoir comment les causes que je lui assigne peuvent la produire) qu'à se rappeller ce qui a été dit ci-devant sur les effets de l'air en général, & sur ceux que ce fluide, lorsqu'il est chaud, peut produire sur les

principal agent qui produit cette maladie, puiſque c'eſt un phénomène de voir quelqu'un ſe ſouſtraire à la fiévre dont je parle ; mais ce n'eſt cependant qu'une cauſe prédiſpoſante qui n'agit pas toujours ſeule, & qui exige quelquefois un concours de cauſes ſecondaires : en effet, il faut ſouvent que la fatigue, les exercices immodérés, l'ardeur du ſoleil à laquelle on s'expoſe, l'excès dans l'uſage des liqueurs & dans l'acte vénérien, ſe joignent à la chaleur ordinaire de l'air, pour donner lieu à la fiévre dont il eſt ici queſtion, ou bien il faut que la chaleur de l'air ſoit extrême, comme elle l'eſt à S. Domingue les mois de

Juin, Juillet & Août, ou enfin il faut que dans les autres saisons de l'année, les brises réglées de l'Est & de l'Ouest, viennent à manquer pendant quelques jours : aussi est-ce dans ce temps-là, ou après des exercices & des excès, que les nouveaux venus sont attaqués de cette maladie.

La fiévre dont je parle, pouvant être regardée comme une fiévre ardente bâtarde, on n'a (pour concevoir comment les causes que je lui assigne peuvent la produire) qu'à se rappeller ce qui a été dit ci-devant sur les effets de l'air en général, & sur ceux que ce fluide, lorsqu'il est chaud, peut produire sur les

liquides du corps humain, de même que les exercices immodérés, les veilles, &c.

Mais toutes ces causes ne sont encore que des causes éloignées, qui, de même que dans la fiévre ardente, donnent lieu au développement d'une matiere âcre, ou plutôt qui rendent la bile assez acrimonieuse pour faire entrer en érétisme le systême nerveux & vasculeux. Les humeurs de ceux qui vont de France à S.Domingue (comme je l'ai déja dit) doivent, dans un Pays très-chaud, tendre un peu à l'alkalescence: 1°. A cause de la nature massive des parties intégrantes qui les constituent, & qui par cette raison les rendent

plus ſuſceptibles de s'échauffer. 2°. A cauſe de l'eſpéce d'aliment dont ils ont fait uſage en France. Or, ſi à ces cauſes d'alkaleſcence, qui ſont la chaleur de l'air, la nature des ſucs, & l'eſpéce d'aliment dont on s'eſt nourri, on joint l'augmentation de la chaleur du nouveau climat qu'on habite, les exercices immodérés, les longs voyages & les ſueurs abondantes qui en ſont une ſuite néceſſaire & qui privent le ſang d'un véhicule dont il a beſoin; ſi, dis-je, ces cauſes agiſſent ſéparément, ou toutes enſemble, on verra que les ſucs les plus ſuſceptibles d'alkaleſcence doivent devenir acrimonieux. La bile étant cel-

le de nos humeurs dont l'acrimonie peut le plus augmenter dans un eſpace de temps très-court, il eſt à préſumer qu'elle devient âcre pendant que les cauſes éloignées agiſſent; & que c'eſt particulierement elle qui, en parcourant par la ſuite les voies de la circulation, agace, irrite les vaiſſeaux & les nerfs, & produit un érétiſme général, qui donne bientôt lieu à cette maladie & à tous les accidens qui l'accompagnent. Mais, ſoit moindre intenſité dans les cauſes éloignées qui agiſſent, ſoit moindre épaiſſiſſement dans les humeurs, la bile ne devient pas ſi acrimonieuſe que lorſqu'elle produit la fiévre

ardente ; ou bien ſi elle acquiert autant d'acrimonie que dans le *Cauſos*, il faut néceſſairement qu'il y ait de la part du ſyſtême vaſculeux & nerveux moins de diſpoſition à l'érétiſme.

Les ſymptômes effrayans qui accompagnent cette maladie font aſſez voir que ceux qui en ſont attaqués doivent courir des dangers, & la mort de nombre de malades en eſt une preuve bien certaine: cependant il faut convenir (& c'eſt toujours l'expérience qui me fait parler de la ſorte) que le péril vient autant du mauvais traitement que de la maladie priſe en elle-même. Mais, à conſidérer cette fiévre ſans avoir égard au traitement,

elle laiſſe entrevoir des riſques plus ou moins grands, à raiſon qu'elle approche plus ou moins de la fiévre ardente par la gravité des ſymptômes & des accidens qui l'accompagnent, & à raiſon du ſexe, de l'âge, du tempérament, & du concours des cauſes éloignées qui l'ont produite.

Si les ſymptômes qui caractériſent cette maladie ſont à-peu-près auſſi graves que ceux qui font reconnoître la vraie fiévre ardente, on doit trembler pour les malades; mais ſi le peu de violence des ſymptômes rapproche cette maladie de la ſynoque ſimple, elle n'eſt pas redoutable; ſi le vomiſſement, la

douleur dans la région du diaphragme, du ventre, &c. augmentent ou reſtent dans le même état, malgré les remédes indiqués ; ſi les autres accidens ſe ſoutiennent dans leur violence après le quatriéme jour, & ſi enfin le malade tombe dans le coma, il eſt dans un danger très-grand.

Quant au ſexe, à l'âge, au tempérament, & au concours des cauſes qui peuvent produire cette maladie, on a dit, en parlant de la fiévre ardente, quels étoient les riſques relatifs à tous ces objets.

Cette maladie, en général, eſt fâcheuſe ; & pour en porter un pronoſtic ſûr, il faut conſi-

dérer qu'il n'y a qu'une crise qui puisse la terminer avantageusement; ce seront des sueurs abondantes, une hémorrhagie copieuse par les narines, ou une évacuation de bile par les selles. Ces évacuations cependant, qui emportent très-souvent la maladie, ne sont avantageuses que quand elles sont abondantes, & quand elles surviennent un jour impair, & après le quatriéme. Si elles arrivent avant ce temps, elles sont assez ordinairement suivies de la mort; parce que ces excrétions prématurées ne sont que l'effet d'une irritation portée au plus haut degré, & jamais elles ne sont le produit d'une bonne coction.

C'est

C'eſt ici où la doctrine des Anciens ſur les criſes doit être le guide de la conduite du Médecin ; afin queles déſordres & les accidens plus graves dans le moment des criſes ne lui faſſent pas faire des remèdes à contre-temps ; & afin qu'il ne porte pas un mauvais pronoſtic, fondé ſeulement ſur des accidens & des déſordres paſſagers. Mais parmi les voies que la Nature ſe ménage pour expulſer les matieres étrangeres qui lui nuiſent, c'eſt la voie des ſelles qui eſt la plus commune, la plus avantageuſe & la plus ſûre. Si dans cette maladie il ſurvient le cinquiéme ou le ſeptiéme jour un écoulement de matiere bilieu-

ſe; ſi cette évacuation eſt précédée par une ſueur aſſez conſidérable, qui annonce la chûte de l'érétiſme, on eſt preſque aſſuré que le malade en relevera, pourvu que le traitement ſoit méthodique. Le bon état dans lequel on ſe trouve après les évacuations critiques, abondantes, & qui ne ſurviennent pas prématurément, fait qu'on peut porter un pronoſtic conſolant pour le malade.

Il ſeroit inutile de s'étendre davantage ſur cette fiévre, ſur ſes cauſes, ſur les accidens qui l'accompagnent, ſur les dangers que courent ceux qu'elle attaque, & ſur le bon ou mauvais pronoſtic qu'on peut en porter.

La maladie eſt aſſez connue, & on ne la confondra ſûrement pas avec une autre dans le Pays où elle regne.

Ce qui intéreſſe de plus près les malades, c'eſt la curation, c'eſt le traitement méthodique, c'eſt d'expoſer les moyens qu'il faut mettre en uſage pour guérir preſque ſûrement tous ceux qui éprouvent une maladie aſſez ſouvent mortelle : voilà mon but, & je vais tâcher de le remplir.

Les indications que cette maladie préſente, ſont de faire ceſſer l'érétiſme, de diminuer l'épaiſſiſſement des humeurs, de modérer l'action des ſolides, de tempérer la chaleur exceſſive,

& d'adoucir l'acrimonie de la bile & des humeurs. Ces indications pourroient être réduites à deux ; sçavoir, de faire tomber l'éréthisme, & d'adoucir l'acrimonie des humeurs; puisqu'en satisfaisant à ces deux indications, on satisfait également à toutes les autres.

On remplira ces deux indications principales, & toutes celles qui leur sont subordonnées, par les saignées du bras plus ou moins multipliées, par les boissons délayantes & acidulées, par les lavemens émolliens, & enfin par des purgatifs donnés dans des temps convenables. Le traitement, comme on voit, n'est pas fort étendu &

fort difficile; c'eſt cependant de la juſte application de la petite quantité de moyens que je viens d'indiquer, que dépend la conſervation des malades : il ſuffit donc d'expoſer ici l'ordre qu'on doit ſuivre dans la curation d'une maladie que j'ai traitée avec le plus grand ſuccès.

Pendant le premier & le ſecond jour de la maladie, lorſque le mal de tête, les douleurs dans les reins, dans la région du diaphragme ſont conſidérables, lorſque le ventre eſt tendu & douloureux, & que la chaleur eſt extrême, lorſque la ſoif eſt preſſante, & qu'il y a ſueurs, nauſées & vomiſſement d'humeur porracée, &c. il faut faire

des ſaignées de deux palettes ſeulement, de peur de jetter le malade dans un état d'affaiſſement & de trop grande foibleſſe ; mais auſſi, il faut les multiplier juſqu'à cinq ou ſix dans ces deux premiers jours, en obſervant de les rapprocher, lorſque les accidens l'exigeront; & cela ſans avoir égard aux ſueurs, & au vomiſſement. Les ſueurs, dans ce temps, ſont ſymptômatiques, & il faut bien ſe donner de garde de les exciter par aucun moyen, de même que le vomiſſement, qui eſt produit par une irritation dans l'eſtomac, & par l'état de phlogoſe & d'éréthiſme dans lequel ce viſcère ſe trouve. Il eſt aiſé de concevoir

comment l'eſtomac ſouffre irritation, & comment cette irritation peut produire des nauſées & des vomiſſemens. Les humeurs étant très-acrimonieuſes dans cette maladie, & la bile étant alkaleſcente, par les raiſons que j'ai déja rapportées, on ne doit pas être ſurpris que l'eſprit vital participe à l'eſpéce d'acrimonie dont ſe reſſent le liquide duquel il eſt ſéparé dans le cerveau. Or, d'après cette vérité à laquelle on ne peut ſe refuſer, il eſt naturel de penſer que le fluide qui parcourt les nerfs du Plexus gaſtrique, participant à l'acrimonie générale des humeurs, irritera les tuniques de l'eſtomac, &

donnera lieu à des nauſées & à des vomiſſemens. L'acrimonie de l'eſprit vital ne ſera pas ici le ſeul agent; le ſuc gaſtrique étant de même nature que les autres liquides, il concourra à augmenter l'irritation & ſes effets; mais ce ne ſera pas dans une abondance de crudités contenues dans les premieres voies qu'il faudra chercher la cauſe des nauſées & des vomiſſemens; ni dans les remèdes vomitifs qu'il faudra chercher des ſecours: car bien loin de faire ceſſer l'irritation, l'érétiſme & la phlogoſe de l'eſtomac, les émétiques ne peuvent qu'augmenter les déſordres; c'eſt pourquoi ce genre de remède doit

être abſolument proſcrit du traitement de cette maladie. En effet, rien ne m'a paru ſi condamnable & ſi pernicieux que l'émétique ; auſſi ſuis-je très-convaincu que l'uſage qu'on en fait, dans certains cantons de l'Iſle, eſt la cauſe de la mort de pluſieurs malades ; parce que ceux qui l'emploient, faute d'être inſtruits, croient que les nauſées & les vomiſſemens indiquent la néceſſité de recourir à ce remède. Le vomiſſement même, bien loin d'être une contre-indication à la ſaignée, eſt préciſément ce qui doit guider le Médecin : il fera ſaigner tant que le vomiſſement durera ; & dès qu'il ſera ceſſé (ce qui arrive

ordinairement après trois, quatre ou cinq petites ſaignées) on aura en partie ſatisfait à l'indication de faire tomber l'érétiſme. La ſaignée eſt réellement un excellent moyen pour produire cet effet; & le ſigne le plus certain qu'on puiſſe avoir de ſon efficacité dans ce cas, c'eſt la ceſſation du vomiſſement. Le Médecin ſera encore parvenu par ce ſeul ſecours à diminuer l'épaiſſiſſement des humeurs, à tempérer la chaleur, & à modérer l'action des ſolides.

Mais, ſi je dis qu'il faut ſaigner, je veux que ce ſoit toujours du bras, & jamais du pied, pour peu qu'il y ait de tenſion

dans le bas-ventre ; parce que, conjointement avec la douleur qu'on y ſent & celle que le malade ſouffre dans les environs du diaphragme, cette tenſion ne laiſſe entrevoir qu'un danger extrême de l'uſage de cette ſaignée: elle doit être en effet d'autant plus préjudiciable pour lors, qu'elle augmente la phlogoſe dans les viſcères contenus dans l'abdomen : c'eſt encore ici un mauvais point de pratique de la plûpart de ceux qui voient les malades à Saint-Domingue ; le mal de tête leur en impoſe, ils ſaignent du pied, & les malades périſſent. Ils ne voient pas que la douleur de tête n'eſt ordinairement que

ſymptômatique, & que le ſiége principal de la maladie eſt preſque toujours du côté du bas-ventre, du foie, du diaphragme & de l'eſtomac; ce qui eſt une contre-indication manifeſte à cette ſaignée : en effet, ſi l'on conſidere que le ſang qui ſort par la ſaphène, étant enlevé à la veine-cave inférieure, ne fait que diminuer le mouvement progreſſif du ſang qui parcourt cette veine, on verra que cette même veine, privée d'une portion de ſang qui devoit lui être tranſmiſe, & de la force pulſative qui auroit dû le pouſſer juſqu'au cœur, ne ſe dégorgera pas dans l'oreillette droite du cœur avec la même

facilité qu'auparavant, à caufe de la plus grande réfiftance qu'elle rencontre de la part de la veine-cave defcendante, dont la force pulfative n'aura pas varié: or, les veines émulgentes, gaftriques, mézéraïques, hépatiques, &c. qui fe rendent immédiatement ou médiatement dans la veine-cave afcendante, ne devront trouver (par le moyen de la faignée du pied) qu'une difficulté plus grande à s'y dégorger. Pour lors, bien loin de produire, dans les parties d'où ces veines viennent, une révulfion propre à en diminuer la tenfion & la phlogofe, on y occafionnera une efpéce de dérivation qui ne pourra

qu'augmenter l'engorgement & le désordre ; & cela en rendant le retour du ſang plus difficile par la veine-cave aſcendante. Il n'y a qu'une circonſtance où la ſaignée du pied doive être pratiquée ; c'eſt lorſque le mal de tête eſt violent ſans qu'il y ait ni douleur ni tenſion dans le bas - ventre, dans les hypocondres & dans la région du diaphragme ; mais il faut convenir que cette circonſtance eſt bien rare.

Dès qu'on aura fait ceſſer le vomiſſement, les boiſſons qui étoient un ſecours preſqu'inutile, ſeront miſes en uſage avec ſuccès : dans cette vue on fera boire copieuſement le malade

d'un apozême fait avec les plantes adouciſſantes du Pays ; & pour le rendre un peu tempérant & rafraîchiſſant, on y joindra du nitre purifié à petite doſe; mais par-deſſus tout, on fera uſage d'une légère limonade faite avec le limon, l'orange ſauvage, & particulierement avec l'ananas. Le malade ſera réduit, pour toute nourriture, à l'eau de poulet émulſionnée avec les ſemences froides. Par tous ces moyens on détrempera le ſang, on tempérera la chaleur des liquides, & on modérera l'acrimonie de la bile. Pendant tout ce temps le malade prendra quatre fois par jour une priſe de poudre faite avec ſix grains de

nitre purifié & deux grains de camphre, & boira par-deſſus un verre de limonade ou d'eau de poulet.

Les lavemens ne ſeront pas non plus négligés ; on en fera prendre quatre ou cinq par jour, & ils ſeront faits les premiers jours avec la ſeule décoction de raquette ; & dès que l'érétiſme ſera un peu tombé, on ajoutera ſur chaque lavement un gros & demi de cryſtal minéral, & on en continuera conſtamment l'uſage juſqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger : mais on diminuera leur nombre ſuivant qu'ils paroîtront moins utiles.

Après avoir fait ſaigner ſuffiſamment les malades & les avoir mis

mis à l'uſage de l'eau de poulet pour toute nourriture, & à celui de quelqu'apozême adouciſſant nitré, ou de la limonade légère pour boiſſon, on attendra la criſe ; ce qui termine preſque toujours la maladie, ce ſont des déjections bilieuſes annoncées par une ſueur aſſez abondante, & preſque générale, & par un pouls ſouple, mou & égal. Le reſte du traitement ſe dirige relativement à l'eſpéce d'évacuation qui ſe fait.

Lorſqu'on voit que la fiévre diminue & que les accidens baiſſent après ces déjections bilieuſes, il faut laiſſer agir la Nature, & ne pas trop ſe preſſer de donner des purgatifs. Ce ne

ſera guères qu'à la diſparition de la fiévre, qu'on aura recours à ce genre de remédes ; on purgera avec une décoction d'une once de quinquina, à laquelle on ajoûte demi-once de ſel d'Epſom. Cette décoction ſe prend en trois ou quatre verres, à des diſtances plus ou moins grandes ſelon l'effet. On s'en tiendra même aux deux premiers verres, s'ils produiſent une évacuation ſuffiſante ; car il eſt bon d'obſerver ici qu'on doit éviter dans ce Pays-là les grandes évacuations par les ſelles. Le remède que je propoſe eſt un purgatif tonique qui réuſſit à merveille. Il ſoutient, en purgeant, l'action des ſolides, affoiblie par

la maladie & par les ſaignées. On ne doit donc jamais purger autrement dans la terminaiſon de la maladie & pendant la convaleſcence.

Si après le quatriéme jour il ſurvenoit une hémorrhagie par le nez qui fît ceſſer la grande violence des accidens, il faudroit toujours inſiſter ſur l'uſage du camphre & du nitre, employer les boiſſons déſignées ci-devant, donner des lavemens ; & ne ſe décider à purger que lorſque la fiévre ſera beaucoup diminuée. Pour lors on aura recours au quinquina purgatif, qui eſt la ſeule médecine dont on ſe permettra l'uſage.

On ſuivra le même ordre ſi

une ſueur abondante ſurvient dans le temps convenable, & fait ceſſer les dangers de la maladie ; la limonade légère, les lavemens, &c. ſeront continués, & on attendra que la fiévre ſoit très-légère, ou que la Nature l'indique par une évacuation de matiere bilieuſe, pour recourir au purgatif indiqué.

Tous ces moyens ſeuls, ſont ſouvent inſuffiſans dans le traitement de cette fiévre : car, malgré les ſecours le mieux adminiſtrés, l'affaiſſement eſt quelquefois ſi conſidérable, que les malades tombent dans le Coma avant que la criſe ſoit venue. C'eſt un accident qui mérite beaucoup d'attention, & il eſt

même très - essentiel de le prévoir afin de le parer. Un Médecin intelligent, qui suit de près son malade, sçait, à ne pas s'y tromper, lorsque le Coma veut survenir. Cet accident s'annonce par un pouls qui baisse & qui devient convulsif. Quand on trouve le malade dans cet état, il ne faut pas hésiter; les vésicatoires sont un remède assuré pour lors: les épaules, les bras, les gras des jambes, & la partie interne des cuisses seront les endroits sur lesquels ils seront appliqués; mais pour qu'ils operent efficacement, il est utile que les emplâtres soient grands & bien chargés. On les leve après qu'ils ont produit leur ef-

ſet, & on fait ſuppurer avec du beurre frais ou de l'onguent ſuppuratif auquel on peut même ajoûter des cantharides miſes en poudre récemment, ſuivant la néceſſité d'une ſuppuration abondante. Pendant l'uſage des véſicatoires, le malade boira copieuſement, de peur que les cantharides ne portent à la veſſie, & on continuera l'uſage des autres ſecours qui ont été preſcrits.

Par ce moyen on peut prévenir le Coma qui eſt toujours un accident grave, & qu'il eſt plus aiſé de combattre dans ſon principe, que lorſqu'il dure depuis quelques heures : du moins, ſi les véſicatoires n'em-

pêchent pas cette eſpéce de léthargie, lors même qu'ils ont été appliqués avant que cet accident ſoit ſurvenu, ils en diminuent ſûrement la durée, & le ſommeil n'eſt jamais fort profond. L'expérience m'a fait voir qu'ils ne manquoient jamais leur effet dans ce cas. Il n'en eſt pas de même lorſque les malades ſont dans le ſommeil léthargique., pour avoir négligé l'application des véſicatoires dans le temps que le pouls convulſif en indiquoit la néceſſité; alors l'action de ce remède peut ſouvent être inutile, ſi cet accident ſubſiſte depuis quelques heures. Cependant on ne doit pas déſeſpérer

des malades : mais il ne faut pas perdre de temps ; les vésicatoires doivent pour lors être appliqués sur plusieurs endroits à la fois ; & afin qu'ils agissent avec efficacité, on fera de grands emplâtres, & ils seront chargés de beaucoup de cantharides.

C'est dans ce cas-ci qu'on peut donner au malade des cordiaux stimulans propres à relever un peu le sentiment des nerfs, & l'action organique des vaisseaux, & cela afin de favoriser l'action des vésicatoires, qui sont le seul moyen auquel il falle recourir.

Si leur application ne fait pas tout l'effet qu'on doit en attendre, le malade ne laisse

aucun eſpoir ; mais ſi l'on eſt parvenu par ce moyen à le réveiller, on peut bien augurer pour lui. Il faut cependant ſe tenir en garde contre la rechûte : dans cette vue, on fait beaucoup ſuppurer les véſicatoires en les panſant avec le baſilicum qu'on ſaupoudre quelquefois de cantharides, pour entretenir & augmenter la ſuppuration, ſelon que les circonſtances l'exigent.

Dès que cet accident eſt paré, on attend la criſe avec d'autant plus de ſécurité, que la ſuppuration qui ſe fait & qu'on entretient, eſt une criſe artificielle qui termine aſſez ſouvent la maladie ſans le ſecours d'aucune

autre excrétion ſenſible. Les véſicatoires ſont d'autant mieux indiqués ici, que le Coma qui ſurvient dépend d'un relâchement dans le ſyſtême nerveux, de l'affaiſſement & de l'état d'atonie, dans leſquels tombent les vaiſſeaux, tant par rapport à la grande raréfaction des liquides qui les ont diſtendus outre meſure pendant long-temps, que par rapport aux ſaignées multipliées qu'on a été obligé de faire au malade. L'épuiſement des eſprits animaux entre ſans doute encore pour beaucoup dans les cauſes qui produiſent le Coma.

Dans ce cas, par l'irritation que les cantharides portent ſur

les houpes nerveuſes, elles réveillent le ſentiment, ſoutiennent l'action chancelante des ſolides, & la ſuppuration qui ſurvient entraîne une portion de l'humeur âcre qui avoit donné lieu à la maladie; mais pendant que la ſuppuration tend à diminuer les dangers de cette fiévre, les autres moyens ne doivent pas être négligés: les boiſſons copieuſes acidulées, les lavemens adouciſſans & légérement purgatifs, le camphre, le nitre, &c. ſeront employés, & on aura recours aux purgatifs auſſitôt que les évacuations ou la diminution de la fiévre, indiqueront qu'ils peuvent être mis en uſage ſans crainte. Il y

a encore ceci à obſerver dans le traitement de cette maladie, c'eſt de ne preſque pas couvrir les malades, de leur tenir le tronc élevé dans leur lit, & preſque droit; c'eſt de renouveller l'air de la chambre, & même de le rafraîchir par quelque moyen.

Voilà la méthode curative que j'ai ſuivie avec le plus grand ſuccès; elle réuſſiroit ſans doute auſſi bien dans d'autres mains que dans les miennes; du moins ſuis-je aſſuré qu'elle eſt fondée en raiſon, & qu'elle eſt conforme à la ſaîne Médecine: mais que l'on ſaigne du pied dans cette maladie, parce qu'il y a douleur de tête;

qu'on donne l'émétique, parce qu'il y a vomiſſement de matiere bilieuſe ou porracée ; c'eſt ce qu'il y a de plus dangereux ; ce ſont des fautes groſſières, dont une infinité de malades ont été les malheureuſes victimes.

Les cordiaux, les diaphorétiques, & en général tous les remèdes échauffans ſont très-pernicieux dans une maladie où il ne faut que tempérer & empêcher, en modérant la fougue des humeurs & la violence des accidens, que la Nature ne ſuccombe avant que la criſe ne ſurvienne. Les narcotiques doivent être encore proſcrits, parce que dans cette maladie on

attend une crise, & que les narcotiques la suspendroient ou la détourneroient.

Le danger de la maladie étant passé, il faut s'occuper de la convalescence. Pour la rendre courte, le malade sera nourri avec des potages légers au riz, avec des alimens farineux fermentés; il mangera de la volaille, des compotes, &c. Les rechûtes dans ce Pays sont autant & plus à craindre que la maladie; c'est pourquoi il faut, pour les éviter, se ménager beaucoup sur la quantité des alimens qu'on prendra. On mangera peu le soir, & jamais de viande. Les œufs frais, qui en France sont une partie de la

nourriture des convalescens, sont souvent indigestes à Saint-Domingue. L'usage modéré du vin de Bordeaux est excellent pour soutenir & fortifier l'action de l'estomac. Il sera utile dans la convalescence de purger de temps en temps avec le quinquina purgatif, de se coucher de très-bonne heure, de se lever matin pour prendre l'air, & de s'abstenir des femmes; mais sur-tout le convalescent montera à cheval le matin pendant deux heures, il ira habiter un endroit élevé, découvert, & où le vent souffle le plus; il évitera de se livrer trop tôt à des exercices un

peu fatiguans, & il ne s'exposera point à l'ardeur du soleil.

Dès que les nouveaux venus à Saint-Domingue ont échappé aux dangers de cette fiévre, ils n'y sont plus sujets, à moins qu'après avoir abandonné cette Isle, pour aller vivre dans un Pays tempéré, ils n'y reviennent long-temps après; ils se portent même ordinairement bien, pourvu qu'ils fassent un bon usage des six choses non naturelles; & en général on peut dire que ceux qui sont nés dans le Pays, & ceux qui l'habitent depuis quelques années, y jouissent d'une santé pour le moins aussi constante qu'en Europe.

rope. On ne connoît pas même dans cette Isle plusieurs indispositions auxquelles on est exposé en France. Il n'y a qu'un petit nombre de maladies qui regnent à Saint-Domingue, & dont le traitement sera presque toujours heureux dans des mains habiles.

On peut donc dire avec raison que la maladie dont je viens de parler produit dans l'œconomie animale un désordre qui tourne à l'avantage du Malade, lorsqu'il échappe au danger : en effet, cette maladie cause un tel changement dans les solides & les fluides, que les uns ont par la suite une action moins forte

ſur les liquides, & que les autres ayant été renouvellés, pour ainſi dire, n'offrent aux ſolides qu'une réaction modérée; ce qui entretient un équilibre parfait.





OBSERVATIONS
SUR LE TRAITEMENT
DES FIÉVRES
DE SAINT-DOMINGUE.

APRÈS avoir donné une Théorie raiſonnée de la Fiévre de Saint-Domingue qui attaque les nouveaux venus, & après avoir expoſé le plan méthodique qu'on doit ſuivre dans le traitement de cette maladie, il me paroît très-utile d'ajoûter ici quelques Obſervations qui prouvent tout à la fois, & la bonté du traitement que j'indique, & les dangers qu'il y a à courir pour ceux qui s'en écartent.



PREMIERE OBSERVATION.

En 1749, au mois de Juin, M. de Colstelpers, ancien Capitaine dans le Régiment de Chartres, âgé d'environ 45 ans, fut attaqué subitement d'une lassitude extrême, d'un mal de tête violent, avec douleur dans les reins & dans les membres, nausées, vomissemens de matière bilieuse porracée, chaleur ardente à la peau, fiévre très-aigue, soif extrême, & tous les autres symptômes qui caractérisent la fiévre, à laquelle les nouveaux venus à Saint-Domingue sont sujets. Le second jour, tous les accidens se soutinrent, & prirent même plus d'intensité; il y eut un redoublement très-fort le troisiéme jour, de même que le cinquiéme: le septiéme, il y eut aussi un redoublement, mais il fut très-modéré, & ce jour-

là même la coction fut annoncée par une évacuation de matiére bilieuſe par les ſelles : il fut purgé dès le huitiéme jour avec le quinquina purgatif, parce que la fiévre étoit très-légère. Le dixiéme jour il n'y en eût plus, & la convaleſcence fut prompte.

Cette maladie, comme on le voit, a ſuivi exactement tous ſes types ; mais ſoit que la maladie tînt plutôt à la ſynoque qu'à la fauſſe fiévre ardente, ainſi qu'on pouvoit le préſumer, ſoit que les remèdes aient prévenu le Coma, cet accident n'a pas eu lieu, & les véſicatoires n'ont point été appliqués. Voici en quoi conſiſta tout le traitement : le Malade fut ſaigné le premier & le ſecond jour juſqu'à ſix fois, malgré les nauſées & les vomiſſemens qui ceſſerent par ce ſeul moyen : je lui fis enſuite boire co-

pieusement d'une très-légère limonade ; il fut mis à l'eau de poulet pour toute nourriture ; on lui donna tous les jours deux lavemens adoucissans. J'évitai soigneusement de faire usage de remèdes émétiques & purgatifs : je n'eus recours à ces derniers que lorsque la coction s'annonça par une évacuation de matiére bilieuse ; pour lors, ainsi que je le prescris dans le corps de l'Ouvrage, je purgeai le Malade avec le quinquina purgatif, pour les raisons que j'en ai données.

SECONDE OBSERVATION.

QUOIQUE la méthode curative que je prescris pour cette sorte de maladie soit la seule qu'il faille suivre, il y a cependant des circonstances où il faut s'en écarter à certains égards : en voici un exemple. M. de Saint-Simon, habitant de

la plaine de Léogane, d'un tempérament un peu usé, & âgé d'environ 50 ans, fut attaqué de l'espéce de fiévre que j'ai désignée sous le nom de *fausse fièvre ardente* : tous les symptômes qui caractérisent cette maladie furent bientôt poussés au dernier degré; & dès le premier jour il tomba dans le Coma. Je le trouvai dans cet état, le pouls étoit petit, ondulant; & à peine se réveilloit-il pour répondre aux questions qu'on lui faisoit. Dès le moment même je lui fis appliquer les vésicatoires sur les épaules; ils firent leur effet: le pouls se ranima, & le malade revint de son assoupissement. Pour lors je me proposai de suivre le plan curatoire que j'indique; je lui fis faire trois petites saignées dans l'espace de trente heures; il but copieusement d'une légère limonade, & il prit trois fois

dans la journée un bol fait avec deux grains de camphre & ſix grains de nitre ; on lui donna tous les jours deux lavemens, & la diète fut obſervée d'une maniere convenable ; il y eut des redoublemens le troiſiéme & le cinquiéme jour de la maladie : je fis ſuppurer abondamment les véſicatoires, & j'attendis avec patience le temps où la Nature indiqueroit la néceſſité de recourir aux purgatifs. Dès le ſeptiéme jour il y eut une évacuation bilieuſe par les ſelles ; le huitiéme je purgeai le malade avec le quinquina & le ſel d'Epſom, & il fut ſans fiévre le onziéme jour.

Il faut obſerver que cet exemple eſt une preuve bien certaine que, dans quelque temps que le Coma ſurvienne, il ne faut pas héſiter d'appliquer les véſicatoires : ils ſont en effet le meilleur moyen auquel

on puiſſe recourir pour produire dans cette maladie une dépuration avantageuſe.

Troisiéme Observation.

M. de Gallochot, Capitaine Rochelois, fut attaqué en 1750 de la fiévre de S. Domingue avec tous les ſymptômes qui la caractériſent, & dont j'ai fait l'énumération : on lui fit, par mon ordre, quatre petites ſaignées dans les deux premiers jours : les nauſées & les vomiſſemens diſparurent ; les boiſſons délayantes acidulées, le camphre & le nitre, les lavemens adouciſſans furent mis en uſage juſqu'au ſeptiéme jour de la maladie. Ce jour le redoublement fut très-fort; mais auſſi dès cet inſtant la criſe fut décidée. Il parut une ſueur univerſelle qui fut ſuivie d'une évacuation bilieuſe ; je me déterminai alors à le pur-

ger, d'autant plus volontiers que la fiévre étoit très-modérée, & qu'il y avoit une indication manifeſte pour l'application d'un remède purgatif. Je me ſervis dans ce cas, comme dans les autres, de la décoction d'une once de quinquina, dans laquelle je fis fondre une demi-once de ſel d'Epſom; le malade fut bientôt hors de danger, & la convaleſcence fut prompte.

Il faut avouer que le malade dont il eſt ici queſtion, n'a pas eu cette fiévre dans le dernier degré de violence, & qu'il n'eſt pas tombé dans le coma; mais M. Gallochot avoit déja fait huit ou dix voyages en Amérique, & s'y trouvoit par conſéquent avec un tempérament un peu fait à ce climat.

QUATRIÉME OBSERVATION.

En 1750, un Marchand arrivé

depuis ſix mois, demeurant dans la grande rue de Léogane, fut attaqué de la maladie ordinaire aux nouveaux venus. Les ſymptômes & les accidens qui l'accompagnerent furent très-graves : je ne fus appellé que le ſixiéme jour, & pour lors je le trouvai dans le Coma depuis quinze heures. Malgré le peu d'eſpérance que j'avois de le tirer d'un état ſi dangereux, je crus entrevoir encore une reſſource dans les véſicatoires ; je lui en fis auſſitôt appliquer de larges emplâtres ſur les épaules & aux cuiſſes. Les véſicatoires firent leur effet : mais ce ne fut que vingt-quatre heures après que le malade revint de l'eſpéce de léthargie où il étoit. Dès-lors j'augurai bien pour lui ; il fit un uſage copieux des boiſſons légèrement acidulées, & on lui donna quelques lavemens, &c. La fiévre

fut très-modérée par la ſuite, & l'abondance de la ſuppuration à laquelle les véſicatoires donnerent lieu, & que j'entretenois, eut bientôt fait ceſſer cette fiévre, & les accidens qui en étoient la ſuite. J'eus recours pour lors au purgatif dont j'ordonne l'uſage; je le fis prendre trois fois au malade, & il fut promptement rétabli.

J'ignore quel avoit été le traitement qu'on lui avoit fait avant que je l'euſſe vu; je ſçais ſeulement qu'il avoit été purgé le quatriéme jour avec une eau de caſſe. Cet exemple eſt une preuve bien certaine du bon effet des véſicatoires dans cette maladie lorſqu'elle eſt accompagnée du Coma, & fait voir tout ce qu'on peut attendre de cette eſpéce de remède.



CINQUIÉME OBSERVATION.

EN 1750, un Commis de MM. Clié & Michel, ayant été attaqué de la même maladie que ceux dont je viens de parler, je fus mandé pour les voir le huitiéme jour de la fiévre : les accidens avoient été jusques-là assez médiocres pour ne pas laisser entrevoir beaucoup de danger, il n'étoit pas même tombé dans le Coma, & il y avoit tout à espérer pour lui ; mais ce malade ayant été purgé le jour que je le vis & avant qu'il y eût une indication qui annonçât qu'on pourroit, sans crainte, recourir à ce genre de remède, tous les accidens se renouvellerent avec beaucoup de violence ; & la nature, fatiguée par plusieurs jours de maladie, succomba dès le soir même.

On peut conclure de cet exem-

ple que les remèdes purgatifs ne doivent ſe donner dans cette maladie qu'avec beaucoup de circonſpection, & qu'il y a tout à craindre de leur uſage, ſi on les emploie tant que la fiévre eſt encore un peu vive, & tant que des évacuations bilieuſes, précédées d'une ſueur copieuſe, qui annoncent la chûte de l'érétiſme, ne laiſſent pas entrevoir de la ſûreté à employer les purgatifs. Ceci mérite la plus grande attention dans le traitement de l'eſpéce de fiévre dont je parle, & les fautes commiſes à cet égard, ſont ſi fréquentes à Saint-Domingue, que je crois ne pas pouvoir revenir trop ſouvent ſur cet objet : on peut cependant ne pas regarder la médecine que ce malade prit, comme ſeule cauſe de ſa mort; il y en eut une autre qui ne fut que ſoupçonnée; c'eſt d'avoir careſſé une Négreſſe

la veille du jour qu'il fut purgé.

Sixiéme Observation.

Un jeune homme de la Rochelle, demeurant chez M. Delaumont, Négociant à Léogane, & nouvellement arrivé à Saint-Domingue, eut un mal de tête assez vif, avec des inquiétudes & un mal-aise inexprimable : la fiévre s'y joignit bientôt ; la chaleur du corps devint brûlante, pendant que les extrémités restoient froides ; le Malade avoit une soif que les boissons ne pouvoient pas tempérer, & la respiration étoit un peu difficile. Les nausées, les vomissemens de matiére verdâtre en petite quantité, & des autres boissons qu'on lui donnoit, une douleur vive dans les reins & dans la région du diaphragme augmentoient le nombre des symptômes ; les yeux étoient vifs, & un peu

rouges ; il y avoit insomnie & des anxiétés continuelles ; la langue fut noire & raboteuse dès le second jour, & il y eut une hémorrhagie par le nez peu copieuse : ce Malade éprouva dans le plus haut degré tous les symptômes & tous les accidens qui accompagnent la vraie fiévre ardente.

Je vis le Malade le lendemain dans la matinée, c'est-à-dire, environ quinze heures après que la maladie eut commencé ; je lui fis faire deux saignées dans le jour, & je lui ordonnai pour boisson ordinaire une légère limonade : il prit quelques lavemens adoucissans. Le lendemain il fut saigné pour la troisiéme fois ; mais malgré ces secours, les déjections furent sanguinolentes, & le quatriéme jour il mourut, après avoir rendu par les selles une co-

pieuse quantité de sang noirâtre & d'une puanteur extrême.

Cette fiévre s'annonce par des symptômes si effrayans, & les accidens qui l'accompagnent parviennent en si peu de temps au dernier degré de violence, que (comme cette Observation le prouve) le malade est enlevé avant que le Médecin ait eu le temps de faire & de tenter beaucoup de remèdes. C'est à raison de la violence de cette maladie & du peu de temps qu'elle laisse pour l'application des moyens propres à s'opposer aux désordres qui se passent dans l'œconomie animale, que tous les Auteurs qui ont traité de la fiévre ardente, la regardent comme une des plus dangereuses maladies qu'on connoisse; & à cet égard il faut avouer de bonne foi que les exemples de guérison sont assez rares; mais aussi il

faut convenir que cette maladie n'eſt pas fort commune ; même dans les régions chaudes de l'Amérique, & qu'elle eſt encore infiniment moins fréquente dans les Pays tempérés.

SEPTIÉME OBSERVATION.

Un jeune homme de Moulins, recommandé à M. Beudet, tomba malade huit jours après ſon arrivée à S. Domingue. Dès le premier jour il eut tous les ſymptômes qui déſignent l'eſpéce de fiévre qui attaque les nouveaux venus dans cette Iſle. La chaleur étoit très-grande, & la ſoif conſidérable ; il étoit dans des ſueurs continuelles ; il avoit des nauſées, & il rendoit par le vomiſſement un peu d'humeur verdâtre. Le malade, outre un mal de tête, avoit le ventre un peu tendu & douloureux ; il fut ſaigné deux fois

du bras & une fois du pied par celui qui le voyoit ; & dès le troisiéme jour, le Chirurgien prenant le vomissement qui subsistoit pour une indication qui annonçoit la nécessité de recourir à l'émétique, lui fit prendre du tartre-stibié dans le temps de la violence des accidens : je ne vis le malade que ce jour-là même ; tous les accidens avoient encore été aggravés par l'usage d'un remède de cette nature : une saignée du bras que je fis faire devint inutile, & le malade mourut dès le soir même.

Cet exemple n'est pas le seul que j'aie de cette mauvaise méthode de traiter les malades, en leur faisant prendre de l'émétique, & cela, disent ceux qui l'emploient, parce que le malade vomit un peu d'humeur bilieuse porracée ; mais aussi de tous ceux à qui on a administré

ce genre de remède, on n'en voit presque point qui échappent à la mort ; & s'il y en a quelques-uns qui s'en tirent, après avoir pris de l'émétique, c'est que la maladie prise en elle-même ne présente absolument aucun danger ; & encore arrive-t-il que, dans ces cas, l'irritation qui est la suite de ce remède fait périr le malade, ou lui fait courir les plus grands risques.

HUITIÉME OBSERVATION.

MADAME Douillart me fit mander le troisiéme jour pour une maladie pareille à celle que je viens de décrire : elle avoit déja été saignée trois fois du bras ; je la fis saigner une quatriéme ; les redoublemens avoient été très-violens, le vomissement persistoit, & les sueurs étoient excessives, de même que le reste des symptômes. Toutes ces

considérations ne me retinrent point ; j'insistai sur les saignées, j'en fis encore faire trois du bras, tant le quatriéme que le cinquiéme jour de la maladie. J'ordonnai les boissons délayantes acidulées, la limonade légère en grande quantité; elle prit quatre fois par jour un bol fait avec six grains de nitre & deux grains de camphre; & on lui donna tous les jours deux ou trois lavemens adoucissans. Le vomissement cessa le quatriéme jour, les sueurs furent moins abondantes, le Coma ne survint point ; quelques petites déjections s'annoncerent le septiéme, & tous les accidens diminuerent insensiblement ; elle fut purgée le neuviéme jour, comme je le prescris, & le dixiéme il n'y eut plus de fiévre.

Il faut observer que, par les raisons que j'en ai données dans le

temps, les femmes courent moins de risques dans cette maladie que les hommes.

NEUVIÉME OBSERVATION.

LE fils de M. Boissonniere, habitant du Port-au-Prince, âgé d'environ 18 ans, & étant depuis un mois de retour de France où il avoit demeuré plusieurs années, fut attaqué de la maladie des nouveaux venus. La fiévre fut très-aigue, la chaleur, la soif, le mal-aise étoient poussés à l'extrême; il y avoit des nausées & de petits vomissemens, la sueur étoit abondante, la respiration gênée, & tous les symptômes qui caractérisent cette maladie furent très-graves.

Les deux premiers jours je lui fis faire six petites saignées du bras; les sueurs furent calmées, & le vomissement cessa par ce moyen; je recommandai une diète exacte, & l'usage

copieux des boiſſons légèrement acidulées ; les bols de camphre & de nitre furent employés: mais malgré tous ces ſecours, j'eus dès le quatriéme jour des notions certaines que le Coma alloit ſurvenir. Une eſpéce d'intermittence que je reconnus dans le pouls, jointe à de légers mouvemens convulſifs, m'annonçoit cet accident. Dans l'inſtant même je fis appliquer au malade de larges emplâtres véſicatoires ſur les épaules ; ils furent levés dix heures après ; la douleur qu'ils occaſionnerent pendant leur action, empêcha l'aſſoupiſſement commençant. Ce remède produiſit les plus grands effets ; la ſuppuration fut abondante ; je la fis entretenir, & j'eus toujours ſoin de faire boire copieuſement le malade. Les accidens diminuerent peu-à-peu, de même que la fiévre qui me permit

de le purger le huitiéme jour. Elle fut entierement diſſipée le dixiéme : je le purgeai encore deux fois pendant ſa convaleſcence, & le rétabliſſement fut bientôt parfait.

DIXIÉME OBSERVATION.

MADAME Moriniere, habitante de Cul-de-ſac, nouvellement de retour de France, où elle avoit demeuré dix ans, fut aſſaillie de la fiévre ordinaire à ceux qui quittent un pays tempéré pour paſſer à Saint-Domingue. Le mal de tête, la chaleur, la ſoif, la douleur dans la région des lombes, & la fiévre, furent extrêmes. Il y eut dès le premier jour des nauſées, & de petits vomiſſemens d'humeur verdâtre ; les ſueurs étoient conſidérables, la reſpiration ſe faiſoit avec peine, & le ventre étoit tendu & douloureux lorſqu'on le touchoit. Tous

ces accidens prirent beaucoup d'intenſité, tant à cauſe de la foible conſtitution de la malade, que par rapport à la répugnance qu'elle avoit pour la petite quantité de remèdes qu'exige le traitement de cette maladie.

Je ne crus point rencontrer dans le vomiſſement & les ſueurs, une contre-indication à la ſaignée ; au contraire, je crus que ces accidens m'en indiquoient la néceſſité ; c'eſt pourquoi je la fis ſaigner quatre fois du bras les deux premiers jours, & j'ordonnai pour boiſſon une limonade légère ; je recommandai les lavemens adouciſſans, & quatre fois par jour l'uſage d'un bol avec le camphre & le nitre. Mais ſa répugnance fit qu'elle n'uſa pas exactement de ce remède ; la fiévre continua d'être très-vive, le Coma ne ſurvint cependant point, malgré

la violence des redoublemens qui furent très-forts, sur-tout les jours impairs. Celui du septiéme jour fut accompagné d'un mal-aise & d'un accablement extrême; néanmoins dès ce moment la fiévre & les accidens commencerent à se modérer; quelques petites déjections bilieuses survinrent, & la malade fut hors de danger le onziéme jour. Je la purgeai ensuite avec le quinquina & le sel d'Epsom. Cette purgation fut répétée, & elle produisit toujours de bons effets dans la convalescence, qui fut plus longue qu'elle ne l'est communément dans cette maladie.



ONZIÉME OBSERVATION.

Mademoiſelle Leger, belle-ſœur de M. de Saint-Simon, reſſentit dans un degré violent tous les ſymptômes & accidens qui caractériſent la fiévre qui attaque communément les nouveaux venus à Saint-Domingue. Le mal de tête étoit inſupportable, la chaleur & la ſoif étoient très-grandes ; il y avoit des ſueurs abondantes, des nauſées, des vomiſſemens ; douleurs dans les régions lombaires ; les redoublemens furent très-forts, & ils étoient effrayans les jours impairs. Elle fut ſaignée ſix fois dans les deux premiers jours : les boiſſons & les autres remèdes furent, pendant le cours de cette maladie, les mêmes que ceux que j'indique pour le traitement de cette fiévre : le Coma n'eut pas lieu : la fiévre & les acci-

dens diminuerent peu-à-peu environ le huitiéme jour, temps auquel il commença à ſurvenir quelques évacuations bilieuſes par les ſelles: le purgatif ordinaire fut mis en uſage, & la guériſon fut prompte.

Douziéme Observation.

Un Commis de M. de la Haye, Négociant à Léogane, fut attaqué de l'eſpéce de fiévre à laquelle ſont communément expoſés les Européens qui paſſent à Saint-Domingue; les ſymptômes & les accidens parvinrent à un degré de violence aſſez fort, & les redoublemens étoient très-orageux.

La Méthode curative que je preſcris fut employée; les accidens diminuerent, & le ſeptiéme jour de la maladie, il ſe trouvoit aſſez bien pour faire préſumer qu'il pourroit être purgé le lendemain. Le huitié-

me, à la viſite du matin, je fus ſurpris de voir que les accidens s'étoient renouvellés, & que la fiévre étoit trop vive pour permettre de lui faire prendre médecine. A la chûte du redoublement, le malade mourut. Je ſçus alors que ſa Négreſſe lui avoit donné du vin la veille, à trois différentes fois; ce qui fut la ſeule cauſe de ſa mort.

On voit en effet, d'après ce que j'ai dit des cauſes éloignées & prochaines de cette maladie, & des déſordres qui ſe paſſent dans l'œconomie animale, que les liqueurs ſpiritueuſes ne peuvent jamais être priſes impunément, tant qu'il y a de la fiévre: le vin, comme je l'ai dit, ne convient que dans la convaleſcence; encore faut-il toujours être modéré ſur la quantité qu'on en prend.

Je pourrois citer un plus grand

nombre d'exemples pour faire valoir la bonté de la Méthode curative que j'ai employée dans cette maladie ; mais ils me paroissent d'autant plus inutiles ici, que cette fiévre étant toujours à-peu-près la même, je ne pourrois m'empêcher de retomber dans des répétitions ennuyeuses : les Observations que je viens de rapporter me paroissent d'ailleurs suffisantes pour affermir les Praticiens dans la conduite qu'ils doivent tenir. Ce sera à eux à apporter dans le traitement les variétés que des circonstances particulieres pourroient exiger.

FIN.

te